
maze
58

5 ANS maze

VENDREDI 27 JANVIER 2017 - 19H00

LE PAVILLON DES CANAUX

39 QUAI DE LA LOIRE PARIS 19e



MÉTRO LAUMIÈRE

ENTRÉE LIBRE DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES

ÉDITO

Nous y sommes. L'année que tant attendent, ou redoutent, est arrivée. Après les bouleversements politiques connus l'an passé, cette nouvelle année pourrait en être le point d'orgue. L'élection présidentielle à venir en France revêt une importance particulière : au-delà de l'alternance entre partis de gouvernement, de nouvelles forces émergent, et de plus anciennes prennent du poids.

Il y a cinq ans, déjà, nous observions notre première campagne présidentielle. Son contexte semble similaire, les candidates et les candidats aussi. Cependant, nous sommes aujourd'hui à un moment charnière, où le choix proposé est de poursuivre ou de mettre un terme à notre régime politique en bout de course. Cette année, beaucoup d'entre nous vont voter pour la première fois à l'élection présidentielle : comment faire ?

Nous avons décidé, pour commencer notre campagne présidentielle, de parler d'engagement. La politique, celle qui change la vie, qui anime les débats et fait évoluer des positions, se vit dans les centaines de milliers d'associations qui font notre société. La politique se fait partout, tout le temps : chaque acte que nous construisons en commun est politique. Dès l'école et tout au long de la vie, l'enjeu est de lever les freins à l'engagement.

Dans nos pages, inaugurant les débats de l'année, vous rencontrerez une partie de celles et ceux que nous voulons mettre au centre de la campagne présidentielle. La politique n'est pas morte, les « jeunes » ne se désintéressent pas d'elle : nous la faisons.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Illustration de couverture : Pashabo

CE MOIS

N°58

 40

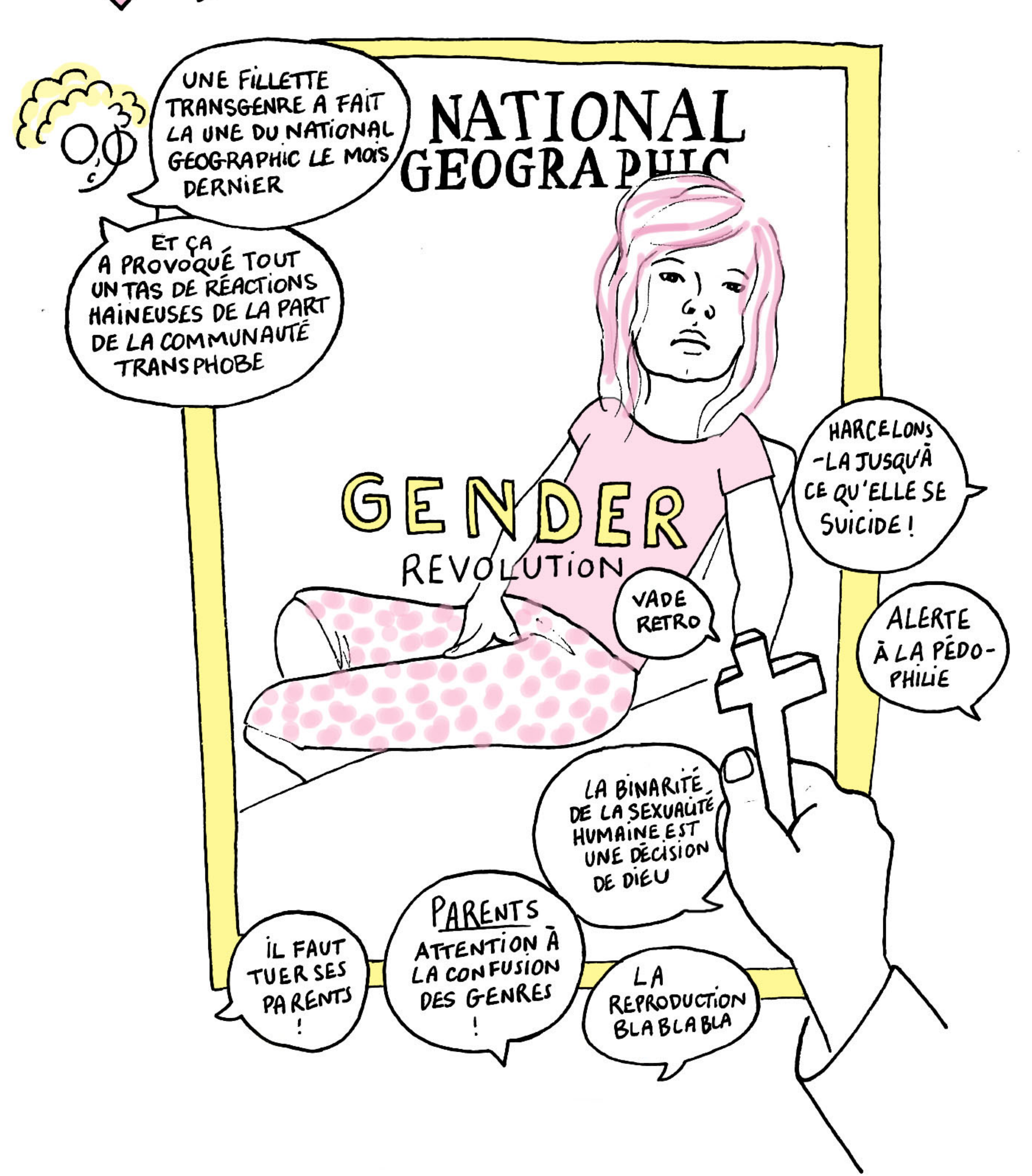
 22

 52

 42

il y a un mot qu'on entend beaucoup récemment :

«TRANSGENRE»



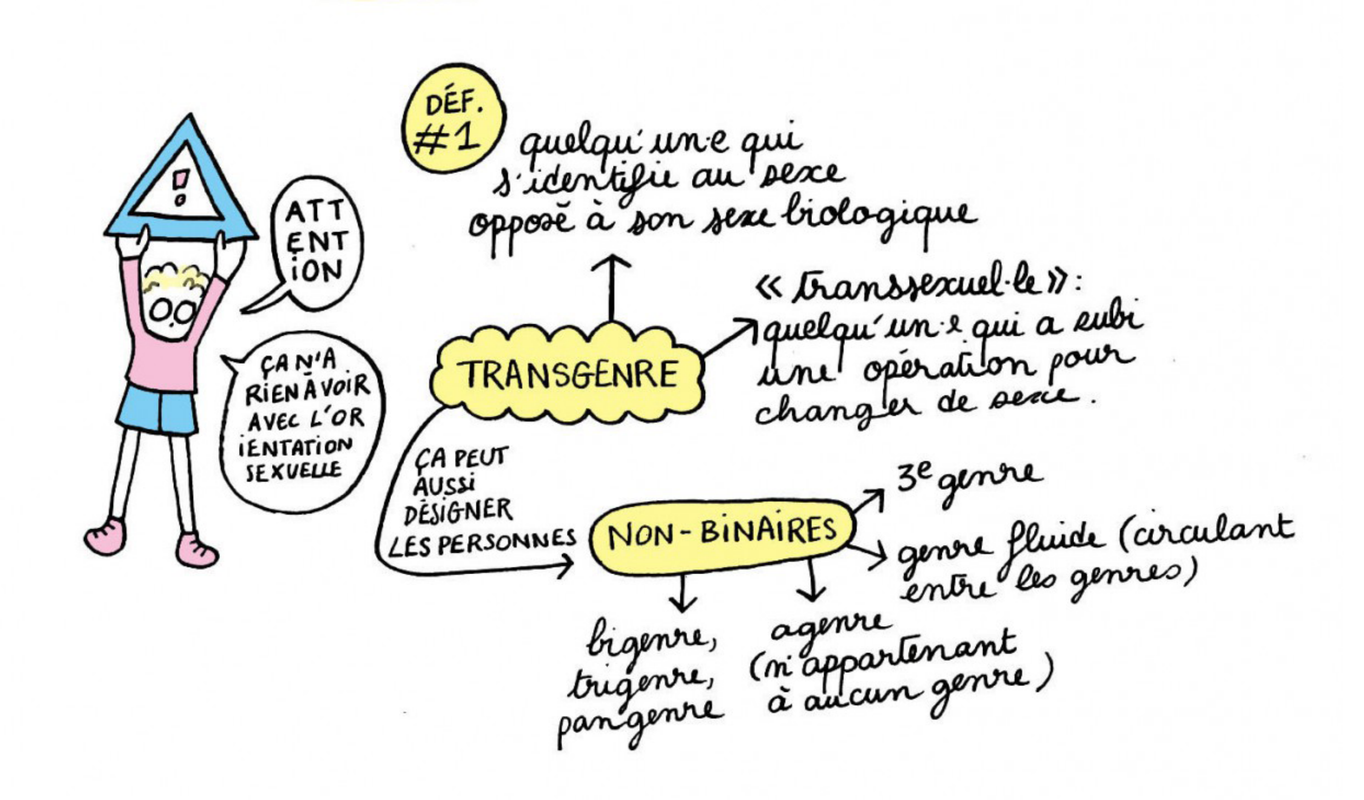
Contrairement à ce que pourraient laisser croire ce genre de réactions stupides, Avery Jackson n'est pas un <u>monstre</u>.



C'est juste une fillette de neuf ans, née avec un pénis, qui milite pour la cause transgenre.

d'après Wiki :

« UNE PERSONNE TRANSGENRE EST UNE PERSONNE QUI ADOPTE UNE IDENTITÉ DE GENRE DIFFÉRENTE DE CELLE ASSIGNÉE À LA NAISSANCE. »



Certains enfants s'identifient très tôt au genre opposé à leur sexe biologique. Ce n'est pas un choix.

SI JE DEVAIS CONTINUER À ME COMPORTER COMME UN GARCON ET M'HABILLER COMME UN GARÇON

JE PENSE QUE JE ME TUERAI

KYLA 8 ANS

QUAND JE SUIS NÉE LE DOCTEUR A DIT QUE J'ÉTAIS UN GARÇON, MAIS IL S'EST TROMPÉ

THE BEST THING ABOUT BEING A GIRL IS THAT I DON'T HAVE TO PRETEND TO BE A BOY ANYMORE

QUAND JE ME REGARDE DANS LE MIROIR

JE SUIS INCAPABLE D'IMAGINER UNE FILLE LÀ À MA PLACE

CHRIS 16 ANS

elles/ils peuvent décider de prendre des hormones pour avoir l'apparence physique de leur genre





LES TRANSGENRES SONT INVIBILISÉ·E·S ET DISCRIMINÉ·E·S

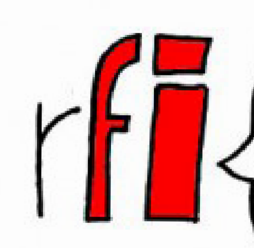
PLUS DE LA MOITIÉ DES ADOS TRANS ONT DÉJÀ TENTÉ DE SE SUICIDER

HEUREUSEMENT LA CAUSE TRANSGENRE PROGRESSE, LA PREUVE EN EST LA UNE HISTORIQUE DU NATIONAL GEOGRAPHIC

AVERY A LE SOUTIEN DE NOMBREUX MÉDIAS

BRAVE 9 YEARS OLD TRANSGENDER GIRL...





Avery Jackson est ravissante avec son pantalon imprimé et son t-shirt rose

L'OBS

ELLE AFFICHE FIÈREMENT SES CHEVEUX ROSES ...



cleo pour MAZE
17.1





Hugo Boudin - 2017

DOSSIER

ENGAGÉS
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Kevin Dufrêche

20 millions. C'est le nombre de bénévoles en France. Dans des associations ou ailleurs, plus ou moins régulièrement, dans de grandes ou de petites structures, au près de peu ou d'énormément de personnes, jeunes ou moins jeunes, 20 millions de personnes en France ont un point commun : ils s'engagent.

Pour ou contre une cause, pour les oubliés, pour la planète, pour la connaissance, pour les enfants, pour les vieillards, pour les femmes, pour les opprimés, femmes et hommes de tous âges et tous horizons donnent de leur temps, gratuitement, pour aider, apprendre, construire, faire sourire, mettre en lumière, lutter.

Apprendre à lire à ceux qui fuient la guerre, défendre les abeilles qui assurent le bon fonctionnement de notre écosystème, entrainer les gamins des quartiers à jouer au football, au basket ou au handball pour leur inculquer des valeurs, passer la nuit à chercher celui ou celle qui est peut-être mort de froid sous un carton, diffuser la culture en plein milieu de nos campagnes où plus personne ne va : ce ne sont que quelques exemples de tout ce que font les millions de bénévoles de ce pays.

L'Histoire ne s'est faite que par des engagements. Les résistances et les révolutions n'ont été que les faits d'engagés. La société n'avance que grâce aux engagés. Pourtant à l'heure où la campagne présidentielle bat son plein, personne ne parle d'eux. On préfère concentrer les débats sur quelques tenues vestimentaires, ce qu'on mange dans les cantines, la marque des fusils censés nous protéger, ou du nombre d'emplois on pourrait détruire, pour «faire des économies».

Les engagés ne sont pas ceux que l'on croit. Alors parce que les candidats font le choix de ne pas parler de cette multitude, nous, on fait le choix de ne pas parler des candidats, mais de parler de la multitude, qui n'est candidate à rien. Parce qu'elle agit.

L'ENGAGEMENT EN ÉTAT D'URGENCE

Marion Bothorel

Si la Fédération Nationale des Arts de la Rue et les Centres Nationaux des Arts de la Rue et de l'Espace Public (CNAREP) ont toute leur importance dans le paysage culturel français, ils occupent aussi une place de choix dans l'engagement territorial. Pourtant, ils sont peu connus du grand public qui ne sait quelle place leur accorder. Retour sur des structures aux valeurs progressistes, et qui font du bien en temps de crise.

Un engagement pour l'art dans l'espace public

Depuis 1997, l'association à but non lucratif tricote un réseau d'échange culturel maillé d'idées et de valeurs dans lequel le partage et le débat sont des notions fondatrices. Mue par le collectif et une éthique, la fédération a plusieurs buts. Celui de faire reconnaître le secteur artistique et les professions y étant liées, celui de faire progresser les financements et la reconnaissance des institutions et enfin l'action à diverses échelles afin d'entretenir un lien entre les acteurs artistiques et culturels.

Elle-même est financée par ses adhérents et par la subvention conventionnelle attribuée par le Ministère de la Culture (DGCA). Véritable réseau et groupe de pression à ses heures, l'association œuvre en amont afin de permettre l'existence de Centres Nationaux. Engagée, elle se positionne d'année en année sur des enjeux concernant la profession.

Les arts de la rue ont la volonté de s'adresser à toute personne présente dans l'espace public, peu importe l'âge, peu importe l'origine sociale, afin de rendre accessible un capital culturel souvent « élitisé ». Ainsi, lorsque la fédération considère que ses valeurs et son projet son mis à mal, elle n'hésite pas à s'armer de mots et de rencontres afin de faire évoluer les manières d'agir. En janvier sort « un manifeste pour la création artistique dans l'espace public. » En son sein, la fédération revalorise l'espace, la population et le lien social. Elle s'engage au niveau national pour défendre la démocratisation de l'art, face à une crise généralisée dont la culture, tout comme l'éducation ou la santé, sont souvent les premières victimes.

De par les spectacles et les installations proposés, l'art amène les habitant.e.s à se réconcilier avec leur territoire. Un lien social est créé, la réflexion est en filigrane et la société est questionnée. La fédération veut justement «s'engager pour d'autres possibles» [1], au niveau culturel et même global.

Avec les élections proches, pour la fédération il est primordial que la culture ait sa place dans les débats politiques, car loin d'être inutile, la culture est une source d'esprit critique. C'est aussi la malle aux trésors du droit à la différence, du respect et de la curiosité. Souvent absente ou dénigrée, reléguée au dernier rang des priorités, la voix des métiers d'art de rue mérite d'être entendue.

Libre d'exprimer son opinion, l'égalité et l'équité coulent le long des veines de la fédération qui affectionne partage et accessibilité. Par le biais de l'expression artistique, parfois du divertissement, de nombreux messages citoyens sont transmis. Les compagnies soutenues ont alors l'occasion de créer, d'émerveiller et de transmettre comme de questionner. La compagnie Ilotopie, également associée à la gouvernance d'un CNAREP, produit ce type de spectacle. La Recette des Corps perdus choque. Et pourtant il s'inscrit dans une problématique sociétale forte, celle d'un monde cannibale et d'un tissu social dépenaillé, comme si on procédait à une Curée permanente de l'autre. Manger à même le corps des interprètes dérange. Pourtant, c'est une action que l'on fait régulièrement sans y penser, dans notre manière de consommer ou dans un idéal de réussite et de concurrence.

L'art n'est pas anodin. Derrière l'esthétisme, message et engagement sont présents pour remettre en question le monde dans lequel nous évoluons. Actuellement, les attentats, le sentiment d'insécurité, et l'état d'urgence portent de nouveaux questionnements auxquels la fédération répond. L'espace public revêt un nouveau manteau de crainte, quand la fédération s'engage dans le chemin de l'Humanité et de la diversité.[2]

Observer les lacunes du ministère de la Culture, fait partie du mandat qu'elle s'applique. Si la culture a évolué depuis le 20e siècle, les politiques qui lui sont appliquées sont pratiquement inchangées. Autocentrée et limitée dans sa vision étatique, la culture mondiale est déjà accessible dans le tissu numérique, et devrait être considérée par les institutions nationales.

Loin de se limiter, la fédération est aussi à l'origine d'une école buissonnière et défend les Centres Nationaux des Arts de la rue, afin d'aller plus loin dans la diffusion de son engagement.

« Se positionner en termes de valeurs, c'est au contraire affirmer que faire culture, c'est faire humanité ensemble » [3]

La 7e Université buissonnière de La Rochelle

L'état d'urgence oppresse un secteur souffrant déjà de nombreuses coupes budgétaires. La cartocrise retrace déjà depuis quelque temps la décrépitude de cette culture livrée à elle-même, à laquelle certain.e.s de ses ministres ont montré un certain mépris. Cet été, de nombreuses annulations ont émaillé les arts de la rue et entaché ses libertés. Sous couvert de sécurité, la joie et la population étaient poussées à quitter ces espaces communs plus tôt. Ces mesures, loin de favoriser la compréhension mutuelle, avaient déjà poussé la fédération à s'exprimer.[4]

Engagée de manière permanente, la Fédération Nationale des Arts de la Rue organise une Université buissonnière dont la 7e du nom a lieu les 25 et 26 janvier à l'Université de La Rochelle (inscription libre et gratuite ici). Au programme, des conférences, des ateliers, des discussions formelles et informelles et un espace de réflexions, dont les thématiques sont :

« Comment repenser nos pratiques au regard des droits culturels, comment construire des politiques en commun pour la mise en place du 1% travaux publics, comment défendre la création artistique dans un espace public partagé, etc » [5], faisant alors écho à la menace pesant sur les espaces ouverts et partagés.

Un engagement territorial et citoyen

Créé en 2005 et effectif depuis 2009, le label CNAREP est attribué par le ministère de la Culture et de la communication à treize lieux de création, à l'instar des SMAC et des CNC. Munis d'un mandat et d'un projet, les CNAREP agissent à leur manière pour accompagner des créations en espace public. Véritable outil de démocratisation de l'art et de réappropriation de l'espace public aux citoyen.ne.s, les CNAREP sont amenés à coproduire des spectacles et à accueillir des résidences (écriture, mise en place, etc). Parfois liées à des rencontres majeures des arts de la rue, comme le festival d'Aurillac, ou à des compagnies comme Ilotopie et

Oposito, chaque CNAREP a ses spécificités, aussi bien dans ses projets que dans son statut administratif.

Financées par les collectivités locales, régionales et nationales, ces structures nécessaires restent pourtant fragiles sur bien des points. En état d'urgence, de nombreuses restrictions viennent compromettre leur travail et leur engagement. Comment amener un public à réfléchir, à réagir à ce qu'il voit, si tout est fait pour contraindre l'espace d'expression des compagnies ?

Quels sont les projets des CNAREP ?

Décrit sur leurs sites internet, chaque CNAREP a sa particularité. De l'écriture à la résidence, tous partagent pourtant un dessein commun, rendre accessible toutes ces disciplines qui peuvent avoir leur place dans la rue, sur de la terre ou dans les airs, mais toujours dans un espace commun dont nous disposons tous. Transmettre et faire voyager artistes et spectateurs explique le fonctionnement en réseau, favorisant une plus large diffusion et donc une visibilité accrue.

Le CNAREP sur le pont en Nouvelle Aquitaine (n'oublions pas pour autant que Limousins, Picto-Charentais ont rejoint les Aquitains sous cette nouvelle nomenclature) a comme premier objectif l'accompagnement de la création en espace public, afin de lui donner un nouveau visage et de le mettre en lumière.[6]

Au Fourneau en Bretagne, la proximité avec les habitant.e.s est valorisée par la volonté de réinventer la diffusion des œuvres afin de les montrer là où on ne les attend pas.[7] Innover et aider des artistes émergents font notamment partie de leurs priorités.

Patrimoine, liens générationnels, (re)découverte d'un lieu, les possibilités sont alors multiples. Toutefois, la notion territoriale est centrale. Et c'est là tout l'intérêt des CNAREP, de la création à la représentation : faire en sorte qu'il y ait du partage et de l'inclusion, et que le processus amenant à un aboutissement, soit tout autant valorisé que le résultat final. Sans public, sans espace et sans échange les arts de la rue ne sont pas. De la danse au théâtre, des arts visuels à la musique tout y passe et tout est sujet à discussion. Aiguiser l'œil, réconcilier l'humain qui finit par ne plus prêter attention au mobilier de son quotidien sont autant de qualités que ces Centres développent. Un engagement à temps plein que celui du rassemblement et de la découverte.

En effet, de la Fédération aux Centres Nationaux la parole est prise, la réflexion est de mise, et l'art vit. Ça donne envie de sortir, et de découvrir. Alors merci.

Où sont les CNAREP ?

L'Abattoir, Chalon-sur-Saône (Bourgogne – Franche-Comté)
L'Atelier 231, Sotteville-lès-Rouen (Normandie)
Sur le pont, La Rochelle (Nouvelle Aquitaine)
Le Fourneau, Brest (Bretagne)
Les Thermes, Encausse les Thermes (Languedoc – Roussillon – Midi-Pyrénées)
Le Parapluie, Naucelles (Aurillac/Auvergne – Rhône-Alpes)
Le Citron Jaune, Port St-Louis du Rhône (PACA)
Le Moulin Fondu, Noisy-le-Sec (Ile-de-France)
La Paperie, Saint-Barthélemy-d'Anjou (Pays de la Loire)
Le Boulon, Vieux-Condé (Nord – Pas de Calais – Picardie)
Les Ateliers Frappaz, Villeurbanne (Auvergne – Rhône-Alpes)
L'Apsoar, Annonay, (Auvergne – Rhône-Alpes)
L'Usine, Tournefeuille/Toulouse Métropole (Languedoc – Roussillon – Midi-Pyrénées)

[1] Manifeste pour la création artistique dans l'espace public, Fédération Nationale des Arts de la rue, 2017, p.4
[2] Ibid, p.7
[3] Ibid, Jean-Michel Lucas, p.13
[4] « La Fédération nationale des arts de la rue s'interroge sur les mesures sécuritaires prises pendant Chalon dans la rue (communiqué) », Le Journal de Saône et Loire, le 20 juillet 2016. En ligne
[5] École Buissonière, Fédération Nationale des arts de la rue, en ligne
[6] CNAREP sur le pont, projet en ligne
[7] CNAREP le fourneau, présentation en ligne

ANGELA DAVIS
UN MODÈLE DE L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Marius Gaches

Connue comme l'une des figures de proue dans la lutte pour les droits des Noirs aux États-Unis dans les années 1970, Angela Davis est également une communiste et une féministe engagée. Encore aujourd'hui, elle incarne un modèle exemplaire de l'engagement militant.

Sur la voie de l'engagement

L'engagement est un passage à l'acte. Il est un moment charnière de la vie d'un individu politisé et un tournant clé de la participation politique dans son ensemble. L'engagement intervient à un certain niveau de maturation de la pensée et de la conscience politique et il est un acte concret, qui prend son sens lorsqu'il est partagé collectivement et qu'il vise à atteindre un but précis.

L'engagement d'Angela Davis est la traduction d'un apprentissage intellectuel approfondi et continu. Dès son jeune âge, elle est une élève studieuse et curieuse, dont la soif d'apprendre n'est jamais altérée. Elle grandit en Alabama dans les années 1940 où le racisme et la ségrégation des Noirs sont particulièrement présents. Elle termine ses études secondaires à New York, où elle accède à un apprentissage critique et à une plus grande liberté en tant que Noire. À l'université, Angela Davis étudie la littérature et la philosophie françaises. Elle termine ses études avec une mention honorifique et entame son doctorat à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA) où elle enseigne également. Durant toute la durée de ses études, elle multiplie les voyages et les rencontres, nourrissant ainsi son ouverture d'esprit.

L'engagement d'Angela Davis est donc l'accomplissement de plusieurs années de découvertes et d'expériences, mais surtout il est le résultat d'un long travail intellectuel. Son intérêt pour la philosophie et sa propre expérience de la discrimination l'ont naturellement conduite à la découverte du marxisme et à la défense des droits de la personne et des minorités. Son environnement social et son éducation scolaire ont permis à sa conscience politique de se développer au point de passer à l'acte, de s'engager.

Une femme engagée sur plusieurs fronts

C'est dans les années 1960 qu'Angela Davis ressent le besoin de s'engager véritablement. Après deux années passées en Allemagne, elle retourne

vivre aux États-Unis et souhaite s'engager auprès du mouvement de lutte pour les droits des Noirs, qui prend de l'ampleur sur la côte ouest. C'est la première forme d'engagement à laquelle elle participe, car c'est la plus évidente et la plus adaptée à son histoire personnelle.

Mais le génie d'Angela Davis repose sur la diversité de son engagement. Elle discerne la discrimination et l'injustice sur plusieurs plans et dans différents contextes. En somme, elle a cette capacité de mettre les discriminations en relation, de les analyser à leur intersection (c'est pourquoi elle est une féministe intersectionnelle). Dès lors, elle prend part à la lutte communiste à partir de la fin des années 1960 à travers son adhésion au parti communiste états-unien. Pour elle, la lutte pour les droits des Noirs s'inscrit entièrement dans la lutte communiste et dans le marxisme. Elle intègre donc la section réservée aux Noirs du parti communiste (le Che-Lumumba Club). En parallèle, elle s'engage auprès des Black Panthers, mouvement légendaire pour les droits civiques. Elle en devient une des figures les plus connues. Plus tard, elle s'engage aussi au nom des femmes dans la lutte féministe, et plus précisément au nom des femmes noires, à travers le mouvement féministe noir et intersectionnel. Durant sa participation au mouvement des Noirs et au mouvement communiste, elle a effectivement soulevé des injustices sexistes qui l'ont marginalisée à plusieurs reprises en tant que femme. Le combat féministe est donc devenu pour elle une affaire personnelle. Enfin, Angela Davis a contribué à mettre en lumière les conditions d'incarcération des individus aux États-Unis et à faire la critique du système pénitencier qui reproduit les dominations racistes et sexistes.

Toute sa vie, Angela Davis a donc fait preuve d'un engagement multiple, mais toujours intense. Dans tout ce qu'elle a entrepris, elle y a mis toute son énergie et a pris de nombreux risques, qui l'ont notamment conduite en prison.

Une variété de moyens d'action

À travers tous ses combats, Angela Davis a déployé différentes sortes de moyens d'action. D'une part, elle a agi de façon très concrète en distribuant des tracts, en organisant et en participant à des manifestations pour les Black Panthers ou pour le parti communiste, ou même en prenant la parole publiquement pour défendre une cause particulière. Autrement dit, elle a milité de manière très active. Certains diront même que les Black Panthers, dont faisait partie Angela Davis, étaient un mouvement violent, dont la lutte prenait forme dans la haine.

D'autre part, Angela Davis a également fourni une contribution administrative et juridique pour un bon nombre de cas. Le cas le plus connu est celui des Frères de Soledad, trois incarcérés noirs qui ont été accusés d'avoir tué un des gardiens de la prison où ils séjournaient. Angela Davis a participé à l'élaboration du dossier juridique de la défense pour leur procès, d'une façon admirable et inoubliable. Elle a aussi permis sa propre libération puisqu'elle a elle-même plaidé sa cause lors de son procès.

Enfin, Angela Davis a largement usé de la connaissance pour faire passer ses messages et diffuser ses combats. En effet, elle a publié son autobiographie dans laquelle elle retrace son enfance, sa jeunesse et son engagement à l'âge adulte. Elle y fait le récit des nombreuses discriminations qu'elle a vécues ou perçues, rendant ainsi publique son expérience, et permettant de faire découvrir à tous l'ampleur du racisme et du sexisme, et l'injustice du système carcéral. Elle a également écrit le livre S'ils frappent à l'aube, qui est le récit de plusieurs expériences similaires à la sienne. Cet ouvrage avait pour objectif, durant son incarcération, d'être un vecteur de persévérance pour la lutte des Noirs et d'être un point de rassemblement pour les militants.

Un engagement à vie

Aujourd'hui âgée de 72 ans, Angela Davis continue d'être un modèle exemplaire de l'engagement militant. Non seulement parce que lorsqu'on la regarde, on voit une femme forte, qui a vécu la prison, la cavale et la solitude, mais qui a toujours continué de se battre avec un courage et une persévérance sans limites. Mais en plus parce qu'elle continue de prendre position sur des sujets d'actualité, toujours avec la même pertinence et intelligence.

Angela Davis a pris position sur plusieurs sujets récemment. Elle a fait la critique d'un féminisme à la Clinton, qui s'adresse à une certaine catégorie de femmes (les femmes blanches et bourgeoises) et qui exclut les autres femmes. Elle a témoigné du danger d'une présidence Trump, qui ne permettra pas aux groupes de défense des droits des minorités de s'organiser et de militer librement. Elle a aussi critiqué avec brio l'instrumentalisation de la laïcité en France, qui tend à discriminer les femmes musulmanes voilées pour mettre en avant une identité blanche et catholique. Enfin, elle s'est exprimée sur le mouvement vegan, duquel elle se revendique, s'indignant devant les conditions de traitement des animaux et appelant à une prise de conscience générale. Dans toutes ses prises de position, elle fait un travail minutieux et judicieux d'intersectionnalité afin de prendre conscience de la nécessité de lier les combats pour mieux les mener.



Angela Davis

UN BOOK-TRUCK EN ILE-DE-FRANCE

Emmanuelle Babilaere

On peut mener un combat en s'armant d'une plume. Et on peut agir en permettant à des personnes isolées d'avoir accès aux livres. L'engagement en littérature revêt de multiples aspects et peut parfois prendre des formes originales, comme celle d'un camion, par exemple.

Un camion librairie, pour être plus précis, avec, au volant, Delphine Saintemarie. Ex-comptable et blogueuse littéraire, elle s'apprête à parcourir l'Ile-de-France et en particulier les villages du sud de l'Essonne et de l'ouest de la Seine-et-Marne. La libraire a su convaincre les donateurs d'Ulule (une plateforme de financement participatif) avec ce projet à impact social, car le camion-librairie ne se nourrira pas seulement de la vente de livres mais aussi des échanges et du partage avec les habitants des villages. Pour Maze, Delphine Saintemarie explique ce qui la motive dans cette aventure.

Comment t'est venue l'idée de créer un camion librairie ?
Je cherchais une idée originale autour du métier de libraire sans forcément être entre quatre murs. Il y avait aussi l'envie de recréer du lien social à une échelle plus grande qu'un seul village et je suis tombée sur une interview d'un libraire ambulant, cela a été la révélation.

Pourquoi cette volonté d'aller dans les villages ? Qu'est-ce que les livres peuvent leur apporter, selon toi ?
J'ai grandi dans un petit village et j'ai adoré la proximité qu'ont les habitants. C'est quelque chose qui s'est ancré en moi, et lors de mon déménagement dans un village de campagne il y a un peu plus d'un an, j'ai retrouvé cette bienséance que l'on ne trouve pas en ville. Étant grande dévoreuse de livres, j'ai été par contre très frustrée de la désertification des librairies. En effet, à moins de 25-30 minutes en voiture il n'y a rien et en se déplaçant vous trouvez plus de « grandes surfaces spécialisées » que de librairies à proprement parler. Il faut également penser à la population vieillissante qui n'a plus accès à cette activité de lecture faute de pouvoir se déplacer aussi loin. Les livres ne sont pas qu'une passerelle vers la culture, ils sont aussi un moyen de communication, d'échange et de partage.

Tu as créé un blog littéraire avant de te lancer dans l'aventure entrepreneuriale. Qu'est-ce qui t'a poussée à faire de ta passion ton métier ?
En effet il y a un an et demi je me suis lancée dans l'aventure d'un blog littéraire et cela a été une sorte de résurrection pour moi. En partageant mes coups de cœur et mes déceptions, j'ai rencontré beaucoup de passionnés virtuellement comme réellement, c'est un univers bienveillant qui redonne confiance en l'humain. Je savais que le métier que j'exerçais ne me convenait pas du tout et cela depuis des années, alors je me suis dit autant te lancer dans un métier qui te passionne.

As-tu rencontré (et rencontres-tu encore) des obstacles dans la création de ton entreprise ? Qu'est-ce qui te donne la force de poursuivre malgré les difficultés ?
Des obstacles… Je dirais que le principal obstacle à la création d'entreprise, c'est soi-même. En effet, c'est une prise de risque de créer son propre emploi, il n'y a plus de filet de sécurité, c'est comme si on rentrait dans la cour des grands, il y a un coté impressionnant mélangé à du stress et des remises en questions. Il y a aussi la longueur administrative, surtout pour un projet original comme celui-ci mais je ne lâche rien, j'ai des soutiens indéfectibles dans les coups de mou qui me redonnent la niaque et puis j'y crois énormément à ce projet.

Qu'est-ce que tu dirais à ceux qui hésitent à s'engager (création d'entreprise, association, engagement politique…) ?
Je pourrais employer une citation toute faite du genre qui ne tente rien n'a rien mais je dirais qu'il faut savoir prendre des risques, l'échec n'est pas une fin en soi. La réussite prouvera que c'était une bonne chose de se lancer. Il vaut mieux vivre son rêve que de rêver sa vie. Écoutez vous, écoutez votre cœur et vos envies.

Pour en savoir plus :
http://lepoussinlitteraire.fr/
https://fr.ulule.com/la-librairie-du-poussin/

DES PAVÉS AU CLAVIER

Amélie Coispel

Plus d'un million de signatures sur la pétition en ligne et seulement 224 000 personnes dans les rues, l'opposition à la loi travail aura mobilisé plus de clics que de pas. Véritable levier toutefois, cette pétition est l'expression d'une nouvelle forme de militantisme. Slacktivisme, clicktivisme, militantisme 2.0, les noms sont différents , le principe est le même : l'engagement sur le net.

#Bringbackourgirls, #nomakeupselfie, ou plus récemment #silesfemmesparlaientcommeleshommes et #onvautmieuxqueça, les mots dièse se multiplient pour servir des causes différentes. Les militants laissent tomber les pancartes pour des hashtags, leurs mégaphones pour des posts sur les réseaux sociaux, et parcourent plutôt les sites comme change.org ou Avaaz que les rues. Ils sont de la « génération Y », bien souvent mais pas seulement. Qui sont ces cybermilitants ? Et d'ailleurs, se sentent-ils « militants » ou se contentent-ils d'exprimer une solidarité ponctuelle pour une cause ?

Internet comme medium

Dans Militer aujourd'hui (Éd. Autrement) Jacques Ion écrit qu'« il n'est pas de militantisme sans la recherche de rendre publique l'action ou la cause défendue ». La représentation du militantisme comme une révolution populaire est assez désuète. Si auparavant, le principal canal d'information était la mobilisation dans les rues, aujourd'hui, ce sont les médias. Comme l'écrit Patrick Champagne dans Faire l'opinion (Ed. Minuit) « On milite aujourd'hui moins physiquement dans la rue qu'avant et après la manifestation par des déclarations visant à imposer un point de vue ».

Face à ce que certains appelleraient une « érosion des pratiques militantes », Jacques Ion nuance et lui préfère un « renouvellement des façons de s'engager ». La société a changé et par conséquent, les manières de militer ont muté aussi. Internet devient un nouveau vecteur d'idées : il les fait naître, avec la création de contenus, et vivre, avec les discussions qu'ils suscitent. « Le militantisme peut devenir viral, ce qu'il ne peut être que difficilement irl (in real life, NDLR) », avance Valérie, alias Crêpe Georgette, cybermilitante quadragénaire.

L'engagement sur le web complète l'activisme traditionnel

Selon elle, « il n'y a pas de militantisme qui ne soit que sur internet ». Un avis partagé par Sophie Bordes, bloggeuse féministe, qui officie sous le pseudonyme de Buffy Mars : « le cybermilitantisme est un prolongement de l'activisme que l'on connaît. Ce sont seulement de nouvelles pratiques, qui complètent celles qui existent déjà, comme aller dans la rue ou distribuer des tracts. Cela permet de toucher un public plus large ». Crêpe Georgette le résume bien : « Quelle est la possibilité pour que je sois à la fois lue par des étudiants, des ados, des retraités, des cadres supérieurs ? ».

Militantisme du web : militantisme de fainéant ?

Si chez les jeunes, ce néomilitantisme est intégré et même favorisé, son impact en laisse certains sceptiques. Le résultat sera-t-il aussi bon sur internet que dans la rue ? N'est-ce-pas un militantisme « trop facile » ? Les détracteurs parlent d'un « engagement passif », d'un « activisme fainéant». Eliott Lepers, fondateur de la plateforme d'activisme Macholand, de l'application écologique 90 jours et du site loitravail.lol, concède une certaine forme de « confort ».

Jade* blogueuse et youtubeuse féministe nuance : « Militer, ce n'est pas seulement aller dans la rue. C'est avant tout réfléchir et interagir » : l'essence-même des réseaux sociaux, en somme. Elle ajoute que « cela demande du travail et du temps, tout de même. Il faut savoir préparer son sujet, s'exprimer clairement » et, c'est inhérent à son travail de youtubeuse, « faire du montage ». Elle explique : « Parfois, les contenus virtuels peuvent avoir des répercussions dans le réel, on arrive à sensibiliser des gens, eux-mêmes peuvent se retrouver dans la rue ensuite ».

Pour démocratiser l'activisme, Elliot Lepers cherche à motiver les troupes, c'est ainsi qu'il conçoit son travail : « Mon boulot, c'est de remettre du confort dans l'effort». Une manière d'engager les autres à s'engager. ■

**Prénom d'emprunt*

EN FAVEUR DES FEMMES
LE CINÉMA DOCUMENTAIRE S'ENGAGE

Sophie Rossignol

Souvenez-vous, en octobre 2016, une proposition de loi en Pologne visait à rendre l'avortement illégal. Un fait loin d'être anecdotique et révélateur du long chemin à parcourir pour combattre l'oppression faite aux femmes.

Dans un contexte où la société fait parfois taire les minorités au lieu de les mettre en valeur, certains n'hésitent plus à s'engager dans la cause féministe. Le cinéma, pourtant habitué à un discours plus genré, prend aujourd'hui part dans le combat.

Le documentaire, parce qu'il donne l'accès à une réalité sans filtre et sans stylisation, permet ainsi de créer une proximité avec le spectateur. Ces dernières années, nombreux sont les reportages à émerger et à questionner la place de la femme en offrant chacun une approche différente.

Tout commence par un constat. Miss Representation (2011) de Jennifer Siebel Newson dénonce la représentation caricaturale et simplifiée de la femme dans les médias . She's Beautiful When She's Angry (2014) de Mary Dore retrace l'activisme des années 1960 et montre que le corps de la femme a longtemps été perçu comme ne lui appartenant pas. Si ces deux reportages se focalisent sur les États-Unis, la discrimination est cependant universelle. En France, Féministes en Tout Genre (2016) de Béatrice Vernhes dresse le portrait de féministes et condamne un monde où la femme se doit de répondre à des critères précis d'attitude et de comportement. Ces films montrent tous à leur manière que la façon dont on appréhende et considère le genre féminin est réductrice et contraignante. Nous observons ainsi que la valeur de la femme est vue trop souvent via le prisme de l'apparence. Celle-ci s'accomplirait seulement à travers l'acceptation de l'homme.

Les pressions exercées sur les femmes sont à chaque fois énoncées explicitement et tout est mis en oeuvre pour illustrer le propos engagé. Les trois réalisatrices à travers une méthode presque scientifique apportent des preuves pour démontrer leur discours. Les témoignages de professionnel(-le)s, de militant(-e)s ou de personnes lambdas, présents dans chacun des documentaires, cherchent à créer une véritable mobilisation autour de la question et affirment quelque part que tout le monde devrait se sentir concerné. Ensuite c'est autant de chiffres (Miss Representation), d'images d'archives (She's Beautiful When She's Angry) qui nous font comprendre que le sexisme est quelque chose d'ancré dans la réalité et non pas un vague concept. Nous en revenons au documentaire qui, en comparaison avec la fiction, est le moyen privilégié pour décrire le réel.

Mais si par le ton utilisé et l'axe suivi, ces travaux sont résolument en faveur de l'égalité homme/femme, l'implication de la réalisatrice reste floue. Si Jenifer Siebel Newson dans Miss Representation n'hésite pas à parler à la première personne et à révéler sa propre vision du sujet, la prise de position reste un peu plus timide en ce qui concerne les deux autres réalisatrices

En effet, comme en témoigne Féministes En Tout Genre, il est encore difficile aujourd'hui de se qualifier de « féministe » un mot qu'on associe plus volontiers à une revendication violente et hystérique et à une haine envers les hommes. Et ce même pour les personnes qui refusent les injustices liées au genre.



DR

MONTRÉAL, RENCONTRE AVEC UNE FÉE ENGAGÉE

C'est vêtue d'un bonnet noir avec une fleur jaune sur le dessus que Patsy me retrouve à notre point de rendez-vous dans un petit café sur Fairmount Ouest, situé dans le quartier du Mile End à Montréal. Celle que le journal Le Devoir a surnommé « La fée du Mile End » entreprend régulièrement des démarches engagées dans son quartier. Retour sur ma première rencontre avec une fée.

Myriam Bernet

Le maître mot de sa démarche apparait dés les premiers instants de notre échange : il s'agit pour elle d'investir la ville pour permettre aux personnes d'un même quartier de se rencontrer et de communiquer. Et pour ce faire, la fée ne manque pas de créativité et réalise de nombreux projets. Elle qui travaillait de façon très isolée dans son atelier lorsqu'elle était créatrice de faire-parts de mariage a décidé de retourner à l'université en 2010 pour explorer de nouvelles possibilités. Ce retour aux études dans le domaine du design d'évènements fut pour elle une révélation et même, une seconde naissance.

Je fée hors des murs

Patsy Van Roost décide alors d'exporter ses projets de son atelier vers son quartier. Pour elle, investir l'espace public et aller au-delà des murs devient une évidence. Il ne s'agit pas seulement de créer dans son quartier mais surtout de mettre en place des dispositifs qui poussent les habitants à se rencontrer. En effet, Patsy vit dans le Mile End depuis plus de 20 ans, croise souvent les mêmes personnes sans les connaitre et souhaite changer cela. Son but est de rassembler, de créer des liens entre voisins avec des dispositifs faits de matériaux qui se trouvent déjà dans son atelier. Patsy souhaite créer l'extraordinaire avec l'ordinaire. Pour ce faire, elle utilise la couture, les mots, l'impression sur les vitres, les murs, les trottoirs et... les boites aux lettres. C'est notamment le cas en 2012 lorsqu'elle a offert à ses voisins de la rue Waverly des morceaux du conte La petite fille aux allumettes. Une fois par jour entre le 1er et le 25 décembre, la fée a distribué une page de ce conte d'Andersen dans lequel elle me confie si bien se reconnaitre. Elle a déposé une enveloppe à laquelle était attachée une boîte d'allumettes avec une petite corde. Une enveloppe par jour dans une boite aux lettres avec l'espoir que le morceau de conte sera affiché sur la fenêtre le lendemain. Le résultat a été au rendez-vous car le voisinage a joué le jeu, et chaque jour une petite troupe de voisins se formait pour aller lire le conte de maison en maison. Entre poésie et rencontres, une nouvelle dynamique s'installe dans le quartier au fur et à mesure des années et de ses créations, particulièrement fortes lors des fêtes commerciales.

Réinventer le calendrier de l'avent

La fée me conte ne pas aimer la période de Noël qu'elle essaie toujours de transformer en période de création pour pouvoir la passer plus facilement. Le projet de La petite fille aux allumettes est d'ailleurs directement relié à son projet de Noël 2016 : un calendrier de l'avent inspiré de la tradition suisse dans lequel on ouvre une porte du quartier par jour à la place d'une petite case sur un calendrier. Ici à la place du chocolat, ce sont des rencontres qui se font dans une maison inconnue par jour pour un 5 à 7 des plus chaleureux. Patsy m'explique alors : « Je trouve assez fou qu'on fasse des milliers de kilomètres en avion pour aller dormir chez des inconnus en couch surfing mais que l'on ouvre pas sa porte à ses voisins. » En partant de ce constat, l'importance de rapprocher son voisinage était encore une évidence pour elle, surtout pendant une période parfois synonyme de solitude pour certaines personnes. Pour ce projet lumineux, la fée a alors trouvé 22 maisons qui ont accepté de se joindre au projet, et en étant l'instigatrice, a ouvert le bal avec son appartement le 1er décembre.

Patsy considère avoir une responsabilité citoyenne et orchestre des situations dont le coeur est toujours mouvant et imprévisible. Ainsi, l'angoisse était présente pour les hôtes des 22 maisons qui ont accepté de se lancer dans l'aventure. À la question « Que va-t-il se passer quand on va ouvrir notre porte ? »

elle répondait « Je ne sais pas », et le refus de tout vouloir contrôler a grandement participé à la magie de cette initiative. Le résultat fut au rendez-vous et la dernière porte du 23 décembre a même accueilli près de 200 personnes. À la fin de l'aventure, beaucoup de belles rencontres et moins de solitude, notamment pour Astrid 75 ans qui est allée à la porte numéro 5 et les a toutes faites jusqu'à la dernière. Ici, il s'agit d'un projet à l'image de la fée, créatif et poétique qui porte en son coeur l'humain, toujours. Pour Patsy, l'individu est au coeur de ses préoccupations et de ses initiatives citoyennes.

Un voyage de 375 jours dans la ville

Deux années que Patsy y pense, en rêve et voilà qu'en ce début janvier elle décide de se lancer officiellement... C'est d'ailleurs le premier sujet qu'elle aborde lors de notre rencontre. Elle m'annonce qu'elle déménage après plus de 20 ans dans le même quartier pour réaliser un voyage à travers Montréal en partant vivre dans quatre quartiers de la ville qu'elle ne connait pas. N'ayant aucune subvention pour tous ses projets, le défi pour elle est de trouver des personnes qui acceptent de l'héberger. 375 JOURS, nom lié au 375ème anniversaire de la ville de Montréal, sera pour elle l'occasion de sortir de sa zone de confort en s'immergeant dans la vie de quartiers autre que le sien. Sa mission sera alors de découvrir son nouveau quartier durant le premier mois pour se consacrer à la réalisation d'un projet à partir du second mois. Le quartier change et changera tous les trois mois, mais pas son objectif de tisser des liens entre les voisins. Après cette rencontre, aucun doute, Patsy Van Roost porte merveilleusement bien son surnom, c'est une véritable fée.



Jacques Nadeau pour Le Devoir, 2012.



Porte numéro 18. Crédit photo : Mikael Theimer

Art

UNE ÉPOQUE EN PANNE D'AUTEURS ENGAGÉS ?

Marie Daoudal

Pour tous les pessimistes, réactionnaires, chantres du «c'était mieux avant» et autres zappeurs de morale, qui prétendent que la vie intellectuelle n'est plus, Maze présente une liste non exhaustive de personnalités qui s'engagent et veulent encore changer le monde.

On entend souvent dire que la scène intellectuelle actuelle est pauvre. Comparé à l'époque de Sartre, Beauvoir, Camus, peu d'écrivains semblent avoir une pensée aussi nourrie et engagée. Face à ces grandes figures de l'Histoire de notre pays, nous avons aujourd'hui nos propres intellectuels. Des Bernard Henry Lévy, Alain Finkielkraut ou Michel Houellebecq. Ailleurs, on retrouve des gérants de presse xénophobes, tels Stephen Bannon, propriétaire de Breitbart News, des eurosceptiques comme le journaliste Fraser Nelson ou le documentariste Martin Durkin, ou encore des militants et essayistes, qui suscitent la controverse, comme l'allemand Hans-Olaf Henkel. De pâles figures, qui répètent inlassablement les mêmes platitudes et lancent de temps à autre une formule provocante pour nourrir l'attention médiatique. Bref, nous vivons une époque de pure et simple décadence où la pensée et l'engagement ne sont plus que souvenirs. C'est en tout cas ce que l'on entend dire à tous les coins de rue.

L'historien Christophe Charle et le politiste Laurent Jeanpierre se sont intéressés à la question et ont récemment sorti un livre sur le sujet: La vie intellectuelle en France. Pour eux, l'Histoire des intellectuels est cyclique. Elle est faite de hauts et de bas. Elle varie selon le contexte et les personnalités qui émergent. Il n'y a donc pas de décadence de la pensée intellectuelle, mais plutôt une phase d'adaptation à un monde en pleine évolution qui est le nôtre.

Alors doit-on se résigner à attendre patiemment l'émergence de nouveaux esprits brillants, capables d'insuffler un nouveau souffle au débat public ? Bien sûr que non ! Aujourd'hui, la vie intellectuelle ne se réduit pas aux grandes figures médiatiques évoquées plus haut (et heureusement). Il y a encore des écrivains qui pensent, s'engagent et protestent. Petite sélection d'auteurs engagés, qui proposent chacun leur vision de la société :

Adonis

Ali Ahmed Saïd Esber, dit Adonis, est un poète syrien naturalisé libanais, qui vit à Paris depuis 1985. Dans sa jeunesse, il a milité au sein du Parti nationaliste syrien, une formation politique et laïque. Il a également connu les geôles syriennes où il a été emprisonné pour ses opinions politiques. Engagé dans un combat contre la dictature théocratique en général, il est un fervent partisan de la laïcité, c'est-à-dire du rejet de la religion au cercle privé. Il a sorti l'an passé le livre Violence et Islam, qui lui a valu de nombreuses critiques. Ce livre d'entretiens avec la psychanaliste Houria Abdelouahed est une critique de l'Islam tel qu'il est pratiqué, qu'Adonis considère comme politiquement dangereux et foncièrement mysogine.

Asli Erdogan

On en a beaucoup entendu parlé lors de son arrestation par le régime turc, puis à l'occasion de sa libération temporaire. Cette écrivaine turque, auteure du Bâtiment de pierre, et fervente défenseuse des droits de l'Homme, s'est engagé contre les exactions envers les populations kurdes. Elle est également l'instigatrice d'une marche des écrivains à la frontière turco-syrienne pour protester contre le siège de Kobané par l'Etat Islamique, en 2014.

Edouard Louis

Prodige littéraire, le jeune Edouard Louis est une étoile montante de la scène intellectuelle française. Avec un premier roman En finir avec Eddy Bellegueule, qui évoque la vie d'un jeune homosexuel issu des quartiers

populaires, il se fait chantre de la lutte contre l'homophobie. A travers un travail sur la langue et avec un regard quasi-sociologique, il décrit avec forces les rapports de classe dans Histoire de la violence. Parallèlement à cela, ce normalien de 24 ans s'est engagé aux côtés de Geoffroy de Lagasnerie avec un manifeste intitulé « Intellectuels de gauche, réengagez-vous ! » qui condamne la l'apathie et la fascination de la gauche pour une extrême-droite de plus en plus puissante.

Jean-Christophe Rufin

Médecin, ambassadeur de France en Gambie et au Sénégal, auteur de romans, Jean-Christophe Rufin a tenu différents rôles. Dans ses livres, il évoque des problématiques actuelles et rend accessible à tous ses propres réflexions sur le monde qui l'entoure. Dans L'empire et les nouveaux barbares, il évoque les problèmes de frontières que nous avons actuellement, à travers un parallèle avec l'empire romain. Dans Le parfum d'Adam, Rufin parle avec justesse de l'extrémisme, en prenant l'exemple des écolos radicaux. Dans Checkpoint, son dernier roman, il aborde les problèmes rencontrés par le domaine de l'humanitaire aujourd'hui. A travers la fiction, Rufin s'engage, dénonce, instruit. Il s'est également engagé publiquement en démissionnant de son poste d'ambassadeurs pour .... Raisons.

Mario Vargas Llosa

Prix Nobel de Littérature, grand écrivain de notre époque, Mario Vargas Llosa est aussi un écrivain extrêmement engagé. En 1959, il soutient la révolution castriste à Cuba. Plus tard, il se présente à l'élection présidentielle péruvienne. Un échec qui n'érode pas sa passion pour la politique. A travers son œuvre, récompensée par le prix Cervantès de 1994, il s'oppose farouchement à toute forme de dictature. Les caïds, la guerre de la fin du monde, tours et détours de la vilaine fille… Autant de romans qui combattent le fanatisme et dénoncent les violences de la société latino-américaine.

Ukamaka Olisakwe

Ukamaka Olisakwe est une écrivaine nigérienne, engagée dans la cause des femmes. En 2012, elle publie son premier roman Eyes of a goddess, qui refuse les discriminations que subissent les jeunes filles au Nigéria en raison de leur sexe. Cet ouvrage est également une critique virulente de la dictature et de la violence arbitraire. Les récits d'Olisakwe parlent principalement des femmes : des mères, des adolescentes, des enfants… Ce sont toujours des femmes fortes qui refusent de se conformer à ce que la société attend d'elles.

Ce méli-mélo d'écrivains engagés est bien entendu bien trop bref, bien trop schématique. De nombreux autres auteurs luttent pour faire entendre leurs voix et changer le monde. Ils le font par les mots, par l'action. Certains médias se sont fait un devoir de leur donner la parole. C'est le cas du magazine littéraire Sampsonia Way « an online magazine for literature, free speech and social justice » («un magazine en ligne en faveur de la littérature, la liberté d'expression et la justice sociale»), qui s'est donné pour mission de faire connaître les écrivains persécutés dans leurs pays. Ils leur ouvrent un espace pour s'exprimer. Leur donnent une visibilité. Ainsi, tout autour de nous, des gens s'activent et réinventent le monde en fonction de leur valeurs. Les intellectuels n'ont pas disparus. Ils sont là. La bouche ouverte, le poing levé, le stylo fertile.

LÉONORE DE ROQUEFEUIL : «MIEUX S'INFORMER POUR MIEUX S'ENGAGER»

Directrice générale de la plateforme Voxe depuis 2014, Léonore de Roquefeuil est bien décidée à faire en sorte que les jeunes se retrouvent dans la politique. Pour elle, l'engagement c'est depuis toute petite. Son comparateur de programmes politiques et l'initiative #hello2017 propose quatre points pour redonner une place à la politique au sens premier du terme : S'informer, Comparer, Interpeller et Se rencontrer. Rencontre avec une jeune femme convaincue.

Diane Lestage

C'est dans les locaux de Schoolab (un accélérateur de start-ups), situés dans le 2ème arrondissement de Paris que Voxe est installé. Naturelle et enthousiaste, Léonore   raconte en jouant avec son collier, comment elle est arrivée là. Originaire de la campagne bordelaise, la jeune femme commence par étudier à Sciences Po Bordeaux et passe un master spécialisé en relations internationales et bi-langue en français et espagnol. Elle effectue alors un premier stage au siège de l'ONU à New-York déjà sur le sujet de l'engagement politique des jeunes. «Le désintérêt face à un système politique en décalage avec leur aspirations est un problème international» constate Léonore. Selon elle, il y a «une absence d'adéquation entre la façon dont on vit et les pistes des institutions actuelles» .

C'est grâce à ce déclic du fait q'une génération entière n'est pas représentée, que la future directrice de Voxe, se dit qu'il faut du concret pour agir. Et c'est parfait car au même moment, en France, en 2012, ces amis créent la plateforme Voxe. Mais avant elle part deux ans en Espagne pour travailler dans le marketing et le communication. Elle les rejoindra en 2014.

Dialogue et engagement

Quelques années auparavant, en 2006, avec la crise du CPE (Contrat de Première Embauche), elle a senti que c'était le moment de se mobiliser en participant aux manifestions et blocus. Mais elle s'est également rendue compte d'un point très important : « On était obligé de gueuler mais incapables de proposer des solutions». Et Léonore ne veut pas être un mouton qui braille pour obtenir quelque chose, c'est la discussion constructive qu'elle recherche.

Et justement Voxe défend cette idée de dialogue autour des idées politiques. Des échanges permettent à la jeunesse de comprendre les enjeux actuels, en s'informant de manière ludique sur le site internet. Mais c'est aussi de «redonner le pouvoir au peuple», explique-elle, « Il n'y a pas besoin d'être énarque pour avoir une opinion sur le taffetas.» Ils mettent en place le principe de libre arbitre pour tous. L'équipe de Voxe crée l'instrument et le met à disposition. Les candidats peuvent rajouter eux-mêmes de propositions à leur programme et les citoyens ont la possibilité de leur poser des questions directement. Léonore contribue à un véritable moyen de redonner un ses lettres d'or à la vie de la Cité. En plus de cela, le code du site est ouvert ce qui permet à n'importe qui d'exporter le principe de Voxe à l'étranger. Dans ce cas-là, ils font une demande à l'équipe de Léonore, pour recevoir une courte formation. Depuis sa création, Voxe est donc présent dans dix-neuf pays du globe et a participé à vingt-six élections, cela grâce aussi à de nombreux bénévoles.

Prêts pour la présidentielle, avec #hello2017 ?

La jeune femme est convaincue et ça s'entend juste à sa voix. Elle pense que la jeunesse peut



Crédit : Zoé Ducournau

faire bouger les choses. Et puis selon elle, «tout le monde est engagé, c'est être un citoyen qui décide de faire quelque chose et qui en a conscience». Elle affirme que l'on devrait «tous contribuer au mieux vivre-ensemble même quand on a l'impression que la politique n'est pas accessible à tous».

La création de #hello2017 se décline en plusieurs points mais avec un seul but : faciliter l'ensemble du processus électoral pour que les jeunes cessent de penser qu'ils ne sont pas légitimes de participer à la vie politique. Léonore se bat avec son équipe pour faire tomber toutes les barrières comme avec le fait d'interpeller les candidats via la plateforme. En collaboration avec Kawaa qui est un outil d'organisation d'événement, Voxe prône le fait d'organiser des débats près de chez toi pour discuter ensemble. Un projet qui a aussi pour vocation à partir voir les jeunes partout en France. Un tour du pays en caravanes est actuellement organisé avec des relais dans différentes villes, afin d'aller à la rencontre des lycéens et étudiants. Un bon moyen de récolter les voix de la jeunesse de la manière la plus représentative possible, pour les faire entendre à nos chers politiciens.

Des candidats qui semblent avoir compris au fil des années l'intérêt de Voxe, puisqu'ils sont de plus en plus présents sur la plateforme. Léonore quand à elle, le répète, ils sont neutres, seulement un transmetteur entre citoyen et candidat. Ils ne font que récolter et organiser les informations, pour mieux sensibiliser. Parce que «mieux s'informer, c'est mieux s'engager», c'est également mieux comprendre pour qui voter par soi-même sans être influencé.

ART ET POLITIQUE
L'ENGAGEMENT DANS LE MILIEU ARTISTIQUE : UNE NOTION DÉPASSÉE ?

Astrig Agopian

Qu'est-ce qu'un artiste engagé aujourd'hui ? Du cinéaste Ken Loach récompensé à Cannes à la signature d'une tribune dénonçant le dénigrement médiatique de François Hollande, en passant par le contournement de la censure par le cinéaste iranien Jafar Pahani, cette question semble bien large. Selon les temps et selon les lieux, les définitions diffèrent.

En 2016, les artistes peuvent être engagés en choisissant de produire des œuvres à consonance politique. L'un des films qui a marqué l'année est sans conteste Moi, Daniel Blake. Son réalisateur Ken Loach est défini comme le « social worker » du cinéma anglais. Ses films se caractérisent par une approche très réaliste et orientée vers le social: le cinéaste choisit de décrire le quotidien des plus pauvres. Il dénonce les dysfonctionnements de la société britannique et dénonce les injustices que subissent ceux dont on entend pas la voix.

Cette façon de s'engager n'est pas nouvelle dans le milieu artistique, la question de l'engagement politique de l'oeuvre était déjà soulevée par Sartre au XXème siècle. Dans un autre registre, le mystérieux graffeur Banksy est un artiste engagé qui choisit d'exprimer ses opinions anti-capitalistes et qui a également dessiné sur le mur de Gaza séparant Israéliens et Palestiniens.

Ils peuvent être considérés comme engagés pour le choix même d'oser être artiste dans certains contextes politiques. En Iran où la censure imposée par le régime est encore très forte pour les œuvres artistiques, choisir de créer malgré cela peut être en soi considéré comme un engagement de l'artiste. Le réalisateur Jafar Pahani a été confronté à la censure, emprisonné et interdit de tournage. Cela ne l'a pourtant pas empêché de tourner en secret le film Taxi Téhéran, ce qui lui a valu le qualificatif de « cinéaste résistant ».

En Syrie, un collectif de cinéastes syriens a choisi de s'engager par le biais artistique. Le site Abounaddara publie des court-métrages décrivant la société syrienne dans le contexte de la guerre.

Ils peuvent aussi porter un engagement politique qui n'a pas forcément de rapport avec leur production personnelle, en choisissant de soutenir un candidat politique, ou de signer une tribune. Mais ce dernier type d'engagement semble être perçu comme illégitime et doit faire face en tout cas à des critiques de plus en plus nombreuses.

Un exemple assez récent est celui de la tribune signée par une soixantaine de personnes et publiée dans Le Journal du Dimanche pour dénoncer le dénigrement médiatique de François Hollande. Parmi les signataires,

de nombreux artistes dont Catherine Deneuve et Benjamin Biolay. Si l'engagement des artistes pour un candidat est une sorte de rituel depuis les années Mitterand, cette tribune a provoqué un bad buzz. Le texte en lui-même parle plus d'économie que de culture avec des termes plutôt techniques, et ressemble à un texte écrit par un responsable politique. La dimension spontanée de la démarche a été remise en question, et beaucoup n'y ont vu qu'une opération de communication menée par l'Elysée en sous-main. Le Ministère de la Culture a nié toute intervention.

Aux États-Unis le soutien massif d'Hollywood et du monde artistique de façon plus large pour Hillary Clinton a été utilisé contre elle par Donald Trump. Dans un contexte où l'on évoque un divorce entre le peuple et les élites, ces engagements d'artistes pour des politiciens et non plus des causes est perçu comme un symptôme de la déconnexion des artistes des réalités.

Il est intéressant de noter tout de même que les artistes ont longtemps été associés à la marginalité et relégués au banc de la société. S'ils sont aujourd'hui considérés comme des membres de l'élite, c'est une tendance qui s'inscrit dans un contexte plus large de fracture entre le monde politique et la population. ■



J. Scott Applewhite/AP/SIPA

Marie-Madeleine Remoleur

En musique, l'engagement passe par la différence. Hors des circuits économiques, dans l'esprit des radios libres, le modèle de la webradio offre un regard novateur, souvent plus expert sur la musique. Exemple à Lyon, où LYL s'engage au quotidien pour laisser la place à la musique indépendante. Celle qui a rarement sa place sur les ondes hertziennes. Son fondateur, Lucas Bouissou, nous explique le modèle et les fonctionnements qui permettent à cette radio de maintenir une certaine indépendance.

LA WEBRADIO, UN MEDIUM POUR LA DIFFUSION DE LA MUSIQUE INDÉPENDANTE

Comment est née cette radio ? Animée par quelle volonté ?

La radio a été pensée, préparée au cours de l'année 2014, pour voir le jour en août de la même année à Lyon. L'intention a toujours été simple: médier toute la musique à laquelle je m'intéressait, c'est à dire un large spectre de genre, et faire participer mon entourage direct, engagé lui aussi dans diverses activités culturelle/musicale, comme les labels BFDM, Macadam Mambo, CLFT ou les disquaires Chez Émile Records et Groovedge Records.

Nous nous sommes développés à partir de «radio session(s)», ayant lieu une fois par mois dans un disquaire lyonnais, sur un weekend entier, et qui rassemblait à chaque occasion des acteurs différents des milieux musicaux locaux, donc djs, producteurs, érudits, indépendants, patrons de labels, disquaires, chercheurs etc, pour animer des émissions, ponctuelles alors, et qui devinrent pour la plupart la base de notre grille des programmes, une fois la radio installée fixement dans un studio.

Nous construisons ainsi, depuis février 2015, une webradio présentant des programmes musicaux variés, toujours animés par des spécialistes, allant de la musique classique, racontée par des professeurs du Conservatoire de Lyon à des expérimentations électroniques menées par de jeunes producteurs.

Comment faites vous pour garder cette webradio en dehors de tout circuit économique ?

La radio est aujourd'hui encore exclusivement financée sur les fonds propres de ses responsables (Lucas Bouissou et Simon Debarbieux). Nous maintenons ainsi notre indépendance de manière totale. Cela étant, le projet ayant atteint une belle envergure maintenant, nous sommes amenés à repenser son économie pour le pérenniser, et assurer sa continuité dans un temps long. Quoiqu'il en soit, notre webradio n'accueillera jamais de publicité sur son antenne, ni sur son site internet. Les partenariats à l'étude aujourd'hui cherchent à établir des relations débouchant sur de la création, plutôt que de tomber dans un marketing lourd.

Est-ce que vous pensez que la diffusion uniquement web aide à garder cette indépendance ?

Oui, dans le sens où notre «collaboration» avec l'État reste très limitée parce qu'il est encore très peu au fait des webradio. Nous sommes encore bien en-dessous du radar du CSA et de la SACEM, tant mieux. Le privé, les grandes marques qui investissent maintenant dans les domaines culturels

sont, elles, bien au courant du potentiel marketing de webradios comme la notre, mais là encore, c'est bien nous qui choisissons avec qui nous voulons travailler.

Est-ce que vous connaissez d'autres médias radio qui fonctionnent de la même manière et qui peuvent vous servir de «modèles» ?

Nous partageons quelques animateurs avec NTS (Londres) ou Red Light Radio (Amsterdam), et sommes tous trois bien au courant de ce que chacun fait, même si cela ne s'est pas encore matérialisé par des collaborations. Ces deux dernières webradio peuvent nous servir de modèles, même si cela fait un moment que nous travaillons à affirmer notre propre identité. Il n'y a biensûr aucun intérêt à répéter, réitérer, accumuler.

Est-ce que vous avez peur que certaines portes vous soient fermées parce que vous ne ressemblez à aucun autre média traditionnel ? Ou au contraire, pensez-vous que cette particularité fait votre force ?

Les webradios s'installent, les projets comme le notre démontre leur sérieux. Nous n'avons rien à envier aux radios hertziennes, loin de là. Nous sommes libres, nous sommes autodidactes, nous sommes du milieu de la production musicale, nous connaissons notre sujet, et nous développons toutes les compétences nécessaires à une inscription durable de nos projets.

Est-ce que vous vous imposez des quotas en musique ?

La construction de la grille est influencée par le besoin de diversité musicale (genres et approches des genres), un équilibre entre des indépendants (personnes sans structures) et professionnels de la musique et enfin le soucis de mettre en valeur nos territoires directs, donc Lyon et Paris, plus que les labels étrangers.

Vous pouvez évaluer le nombre d'auditeurs ?

Nous ne communiquons pas nos audiences. Ces chiffres-là sont une donnée-clé pour discuter/négocier avec le privé. Au-delà de cet argument pragmatique, nous faisons ce que nous faisons par plaisir, les chiffres importent très peu donc, sauf pour connaître mieux notre évolution, dont nous sommes très heureux.

Que pensez vous de la presse musicale et la radio spécialisée aujourd'hui ? Pensez-vous qu'elles se sont laissées emportées par le circuit économique d'une certaine manière ?

Nous lisons Audimat en France, et Zweikomasiben en Suisse. Je serai prêt à parier qu'aucun de nos animateurs ne lit la presse musicale française la plus connue tellement elle est loin de traiter des matières qui nous intéressent. Le décalage entre le monde que nous tâchons de représenter et le leur est grand. Très rares aussi sont les bons journalistes, qui plus est dans la musique. Il faut aller chercher du côté de la micro-édition donc pour trouver matière intéressante et revigorante.

Quels sont vos projets pour la suite ?

En février 2017, nous aurons atteint un de nos objectifs: celui de proposer des programmes live du mardi au samedi, de 14 à 22h. Le reste du temps, en dehors de ces plages, nous rediffusons nos archives). En septembre 2017, nous ouvrirons les lundis et les matinées à ces plages de live. En 2018, nous continuerons de travailler à améliorer notre grille (renouveler les émissions, trouver de nouveaux formats), et à la compléter, de sorte à alimenter notre stream et représenter au mieux la grande richesse et diversité du domaine musical. ■



LYL radio session

Musique

MAJED EL-ESA
L'IMPOSSIBLE CULTURE EN DICTATURE

Louise des Places

Cumulant plusieurs millions de vues, le clip engagé « Hwages » (« problème ») de Majed El-Esa défraient la chronique en Arabie Saoudite. Un « buzz » qui arrive jusqu'aux oreilles des Occidentaux par le biais d'internet. Mais pas le premier ; l'artiste avait déjà fait le buzz avec sa vidéo « Barbs » où il se montre dansant vétu d'un costume noir et de baskets rouges et créer sa chorégraphie (la tête légèrement penchée et le bassin ondulant en arrière), « le barbs ».

«Dans une région souvent aux prises aux conflits et aux crises, il n'est pas étonnant que des gens cherchent des moyens d'échapper aux dures réalités de la vie en faisant ce que beaucoup d'entre nous aiment à faire : danser» écrit Rym Ghazzal à propos d'un pays où les deux-tiers de la population ont moins de 25 ans.

Mais, le «barbs» (se lacher) ne plait pas à tout le monde et est vivement condamné par les conservateurs qui appellent à boycotter cette « preuve de l'influence occidentale » et exigent des poursuites contre ceux qui exécutent cette danse. Des soldats ont d'ailleurs été arrétés pour « non-respect de l'uniforme et de l'armé » après avoir posté une vidéo d'eux sur les réseaux sociaux, comme le font de nombreuses personnes.

Ces mêmes conservateurs s'attaquent à son nouveau clip « Hwages » sur la condition de la femme. Dans ce clip on voit des femmes en niqab chanter sur la condition feminine dans le pays et pratiquer les activités qui leur sont encore autorisé : faire du skate, du roller, faire du bowling, jouer au basket, danser… malgré leur interdiction de conduire et de travailler. A cause de cet assujettissement aux parents masculins et à cette privation des libertés élémentaires le pays a été classé 130eme sur 142 en matière d'égalité homme/femme (le dernier étant le Yémen).

La première partie du clip montrent des femmes en niqab monter derrière un très (trop) jeune garçon. Les femmes se mettent à chanter: «Que Dieu nous débarrasse des hommes « en frappant dans leurs mains.

On les retrouve après entrain de pratiquer diverses activités. «Les hommes nous ont rendu malades», «ils nous rendent folles», chantent-elles. Le clip fait ensuite allusion à la Maison Blanche et à Donald Trump (connu pour ne pas être un grand soutien aux femmes) représenté par une marionnette. Les femmes sont interdites dans l'assemblée, comme l'indiquent des pancartes.

Les femmes partent finalement jouer au bowling où elles font tomber des quilles avec des photos d'hommes dessus.

Sur les réseaux sociaux, les Saoudiens sont nombreux à soutenir Majed Al-Esa qui cherche à éveiller les mentalités. Une nouvelle avancé sur le long chemin de l'émancipation pour ces femmes qui peuvent par exemple se présenter aux élections locales depuis août 2015.



DR



DR

104 cent quatre
direction José-Manuel Gonçalvès
paris

CIRCULATION(S)

21 JANVIER
5 MARS 2017

© Gesicka Weronika

FESTIVAL
DE LA JEUNE
PHOTOGRAPHIE
EUROPÉENNE

LE CENTQUATRE-PARIS
5, rue Curial – 75 019 Paris
M° Riquet
www.104.fr / 01 53 35 50 00

www.
festival-
circulations
.com








































DE L'ENTRÉE DANS L'ÈRE DE LA POST-VÉRITÉ

Paul De Ryck

En vogue dans les médias depuis quelques mois, estampillé en une de nombreux journaux depuis le fameux 9 novembre dernier, le terme de « post-vérité » est apparu comme le symbole de l'année 2016, à tel point qu'il a été élu mot de l'année par le dictionnaire de l'université d'Oxford. Cette entrée dans une nouvelle ère, celle de la post-vérité, serait-elle liée à l'invention d'un énième néologisme destiné à tenter d'analyser notre société contemporaine si complexe de par son instabilité, ou est-elle réellement le triste reflet de notre époque ?

Ce concept n'est pas nouveau. En 2004, l'écrivain Ralph Keyes introduisait cette notion inédite en affirmant que la porosité grandissante des frontières entre la vérité et le mensonge avait rendu cette dichotomie inadaptée, et qu'il était devenu indispensable de parler de post-vérité. 2016, une année marquée par d'innombrables événements révélateurs de la crise démocratique des sociétés occidentales avec en première ligne l'élection de Donald Trump et le Brexit, aurait aux yeux de nombreux analystes, entériné cette expression dans notre langage courant. L'ère de la post-vérité ferait alors référence à une époque où « les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles » selon les mots du dictionnaire d'Oxford. Le préfixe « post » n'a pas ici un sens chronologique, mais il relègue la question de la vérité au second plan dans les priorités de l'opinion publique.

Entre conséquence de l'avènement des réseaux sociaux et de leur flot d'informations continu et illustration de la crise de la démocratie représentative, la consécration de nouveau concept marque la création d'un nouveau paradigme qu'il convient d'interroger.

Les réseaux sociaux au prisme de l'avènement de la post-vérité

Aux lendemains de la victoire des Brexiters - autre mot phare de l'année passée - la rédactrice en chef du Guardian, Katharine Viner, publiait une longue analyse dans laquelle elle fustigeait les réseaux sociaux, responsables selon elle de cet état actuel de déliquescence de la notion de vérité. Le scandale mondialement diffusé, provoqué après les accusations proférées à l'encontre de David Cameron qui se serait amusé à insérer ses parties intimes dans la gueule d'un cochon mort, en est à ses yeux une illustration criante, les faits n'ayant jamais été avérés. Comment expliquer, après qu'elle a été partagée par des millions d'êtres humains dans le monde entier, que cette histoire scabreuse n'a en réalité aucune source légitime ? Comme elle s'interroge avec un pessimisme certain à l'issue de son introduction, « la réalité a-t-elle encore de l'importance ? ». Pour prolonger sa pensée, la réalité a-t-elle encore un sens ?

La critique n'est pas nouvelle : Internet est une magnifique invention dont le corollaire est le flux incontrôlable d'informations difficilement vérifiables. Récemment, de nombreux médias critiquaient les affiches réalisées par « les Jeunes avec Marine » se basant sur des informations tout bonnement erronées en comparant les revenus précaires de citoyens français à ceux de migrants. Ces affiches, largement diffusées sur le web, ont provoqué un tollé auprès de nombreux internautes, bien que la polémique inverse dénonçant ces accusations infondées ait été aussi importante. La diffusion massive de fausses informations n'est pas que l'apanage de l'extrême-droite, bien que les exemples - notamment en rapport avec la crise des migrants - aient été divers ces derniers mois. Plus généralement, cet autre exemple est le reflet d'une époque où, paradoxalement, un nombre incommensurable d'informations circule sans pour autant qu'il y ait une réelle connaissance des faits. La vérification des sources ou de la véracité des informations fait souvent défaut, chez les plus



jeunes comme chez les plus âgés. Aussi, l'image, dotée d'une puissance quasi-normative, fait souvent figure de preuve, alors qu'il est extrêmement facile de détourner une image trouvée dans un des recoins de la toile.

La force d'Internet et plus particulièrement des réseaux sociaux est aussi sa faiblesse, car si ces outils numériques sont des espaces propices à l'expression et au débat, ils sont également le vecteur de propagation de nombreuses informations erronées. Pour autant, si la technologie et les médias participent grandement à cette logique d'avènement de la post-vérité, elle semble à mes yeux tenir sa source dans le champ politique actuel et en particulier dans le contexte d'une crise accrue de la démocratie représentative.

Une illustration criante de la crise politique actuelle

Comme le soulignait The Economist dans un dossier consacré à la post-vérité en septembre dernier, l'art du mensonge dans le domaine du politique ne date pas d'hier. L'entrée en guerre des Etats-Unis en Irak en 2003 peut d'ailleurs se ranger dans le camp de la post-vérité ; ayant accusé le gouvernement de Saddam Hussein de détenir des armes de destruction massive sans véritable preuve, l'administration de George W. Bush Jr. a su surfer sur la peur des Américains dans le contexte de l'après 9/11.

Pour autant, comme il a été déjà été souligné, c'est en 2016 que la post-vérité a connu ses plus beaux faits d'armes. En premier lieu, lors de la victoire du « oui » au référendum britannique sur la sortie de l'Union Européenne en juin ; puis lors de l'élection début novembre du candidat républicain Donald Trump. L'exemple le plus repris à l'issue du Brexit était celui d'un argument sur lequel se basaient Nigel Farage et consorts afin de convaincre le peuple britannique de quitter l'Union Européenne : selon eux, le Royaume-Uni versait 350 millions de livres sterling par semaine à l'UE, qui pourraient être reversés au National Health Service en cas de victoire du « oui ». Ces chiffres, tout comme la promesse, étaient bien évidemment faux, mais ils ont eu un impact conséquent sur le vote.

D'un autre côté, Donald Trump a maintes fois été décrié pour avoir multiplié les contre-vérités lors de sa campagne, comme lorsqu'il remettait en doute la nationalité de Barack Obama, qu'il doutait du changement climatique ; depuis son élection, il a également clamé que des millions d'immigrants avaient voté illégalement, lui faisant perdre le vote populaire. Les exemples sont multiples, et le site de fact-checking PolitiFact a d'ailleurs souligné que seulement 15% de ses affirmations étaient vraies ou en grande partie vraies. Le journaliste Carl Bernstein, célèbre pour avoir fait éclater le scandale du Watergate à l'aide de son collègue Bob Woodward, affirmait quant à lui récemment que Donald Trump est plongé dans un « environnement sans faits ».

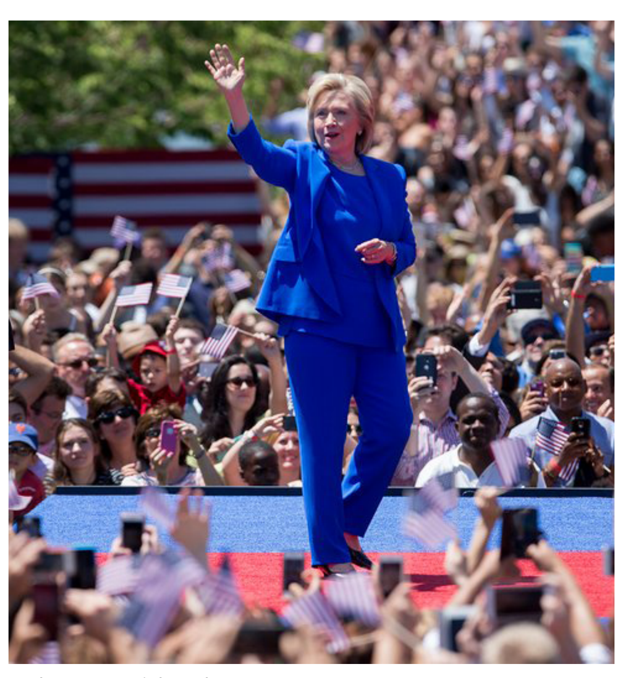
Ainsi, la notion de « post-vérité » prend ici tout son sens ; en effet, la nuance est que, si certaines promesses ont eu un impact prééminent sur les votes américains ou britanniques, ici, ce ne sont pas forcément de fausses promesses qui ont conduit à ces résultats, mais bien l'utilisation d'informations tout simplement fausses. Pourtant, en dépit des dénonciations de ces arguments erronés par de nombreux médias, c'est bien le storytelling de Donald Trump qui a su convaincre les Américains de voter pour lui. C'est sa critique de l'establishment au pouvoir à la Maison Blanche, l'instrumentalisation des peurs des citoyens américains face à la menace terroriste, à la pauvreté ou à la question de l'immigration qui a pris le pas sur la véracité des faits. Tout comme c'est la dénonciation d'une Europe profondément bureaucratique, technocratique et responsable des difficultés économiques du Royaume-Uni qui a amené une majorité des Britanniques à voter en faveur du « oui ».

L'analyse de ces deux événements majeurs de l'année passée comme le reflet d'une crise de la démocratie à son paroxysme a été maintes fois reprise et placardée comme un ultime avertissement avant les élections présidentielles françaises à venir. C'est ce scepticisme à l'égard des institutions démocratiques occidentales, critiquées pour leur lutte face au terrorisme, au chômage, qui a notamment vu l'avènement de la post-vérité. C'est l'instrumentalisation des peurs du peuple, une utilisation parfaite de la « géopolitique de l'émotion » propre à Dominique Moïsi à propos des questions liées à l'immigration, à l'islam, qui voient la progression de diverses formes d'extrémismes, alors que la vérité occupe de plus en plus souvent une place secondaire. Face à ce rôle secondaire que semble désormais occuper la véracité des faits, c'est la tâche des institutions politiques comme des médias de résister à la diffusion de plus en plus abondante de cette logique de post-vérité, sans oublier qu'ils en sont parmi les premiers responsables. Il serait ainsi de bon ton que cette nouvelle expression trouve au plus vite sa place parmi les anachronismes et reste cantonnée à 2016.

TAILLEUR-PANTALON OU JUPE-ESCARPINS, UN CHOIX POLITIQUE

« Vous portez quoi ? » C'est souvent ce que l'on demande aux actrices. « Pourquoi vous portez ça ? », est la question qu'on devrait poser aux femmes politiques. Ou pourquoi parler de mode aux politiciennes cause des malaises qui ne devraient pas exister.

Agathe Hugel



Andrew Harrer/Bloomberg via Getty Images

T « La mode est un truc de filles. Les femmes ne peuvent pas réfléchir. Elles font la cuisine, s'occupent des enfants. Des femmes en politique ? Non merci. » Face à ce genre de discours, on se dit : heureusement que l'on ne pense plus cela aujourd'hui... Ah bon ? Alors pourquoi s'attarde-t-on encore autant sur les femmes, leur apparence, leurs vêtements ? Le problème, c'est la façon de penser le style d'une femme. Et non pas la femme elle-même, ni même le style.

La mode n'est pas quelque chose de superficiel. Certains y attachent une importance primordiale, et pas seulement esthétique : s'habiller d'une certaine manière, c'est dire que l'on est une certaine personne, que l'on a une certaine personnalité. C'est vouloir représenter telles valeurs. En s'exprimant ainsi, on ne montre que ce que l'on souhaite, et on peut garder pour nous ce qui est trop intime. Le style c'est ça. C'est soi. Et pourtant, demander à une femme ce qu'elle porte, ça reste toujours malsain. Méchant. Inapproprié.

C'est vrai après tout, car c'est penser qu'une femme ne réfléchit qu'à ses habits, qu'elle n'a aucune capacité intellectuelle. C'est être sexiste, en somme. Et commenter sur le style d'une femme, c'est lui nier complètement tout ce qu'elle peut être d'autre. Une femme en politique, à qui on parle de mode, ce serait alors lui parler comme à une femme, et non comme une candidate à la présidentielle ou une secrétaire d'Etat normale. C'est accepter qu'une femme, finalement, ne peut être qu'une femme, et rien d'autre.

Alors forcément, si c'est de cette manière que l'on conceptualise le style, oui, se demander ce que porte une femme politique est sexiste. Et futile, et inutile, parce que finalement elle peut s'habiller comme elle

veut et ça ne changera rien à notre vie. Mais là est la faille. Un style, c'est personnel. Un costume masculin, c'est impersonnel. Tout le monde s'habille comme ça, surtout en politique, qui est un milieu, il faut le dire, dominé par les hommes. Alors tout le monde se ressemble. Personne ne se détache. Et c'est un choix.

Esthétique ? Non, stratégie

C'est le choix des hommes de refuser cette liberté d'expression fantastique que sont les vêtements, en s'effaçant derrière un costume redondant et invisible. Alors oui, Arnaud Montebourg a porté une marinière un jour, mais cela n'empêche qu'il faut avoir une cravate pour rentrer à l'Assemblée Nationale. Mais une femme, sans devenir trop vulgaire, peut finalement tout oser. Elle n'a que l'embarras du choix : tailleur-pantalon à la Hillary ou Angela, ou jupe-escarpins comme Nathalie et Theresa. Quelle différence ? Leur choix de porter plutôt ceci que cela a un sens.

On le sait tous, la politique est un monde d'idées. Un monde de grands esprits, d'intellectuels et aussi de beaux parleurs. Un politique, ça s'expose, ça se montre. La politique, c'est aussi l'apparence. On fera plus confiance à François Fillon qu'à José Bové. Et l'apparence se maîtrise. Il faut que la population nous voit sérieux, pas dispersé. Car l'apparence, c'est ce qu'on est. Notre apparence nous représente, peut-être mieux que nos discours.

Ainsi, même si l'intention de base peut être mauvaise, commenter le style d'une femme politique est important. Car grâce à cela, on peut la décrypter. En regardant Angela Merkel, et son style austère, on la voit pour ce que sa politique représente : de l'austérité, du sérieux. Rien d'extravagant. Un peu un style de grand-mère. Comme Hillary, mais d'une autre manière : Hillary, qui en jouant sur une apparence stricte, cherche à effacer son passé de première dame et par son visage compatissant, nous fait comprendre qu'elle sera stricte, mais sera aussi comme une bonne vieille grand-mère.

Comme le disait Oscar Wilde, les apparences comptent : « Il n'y a que les esprits légers pour ne pas juger sur les apparences ». Et en politique, on voit comme il est important d'analyser absolument tous les éléments qui sont à notre disposition, cela relève de la communication politique, et c'est donc grandement étudié par ces femmes et leurs équipes. L'apparence compte pour obtenir le plus de voix possible, et bien sûr pour atteindre un certain type d'électorat. Il est temps de cesser de penser que ce genre de questions est sexiste, car finalement, autant qu'assister à telle ou telle émission ou dire certaines choses, cela relève de la stratégie, et d'une expression de soi que tout le monde n'a pas encore découverte. Et c'est les hommes qui dominent toujours la politique ?

L'INSTANT CONTE AVEC WILDE

Littérature

Marine Roux

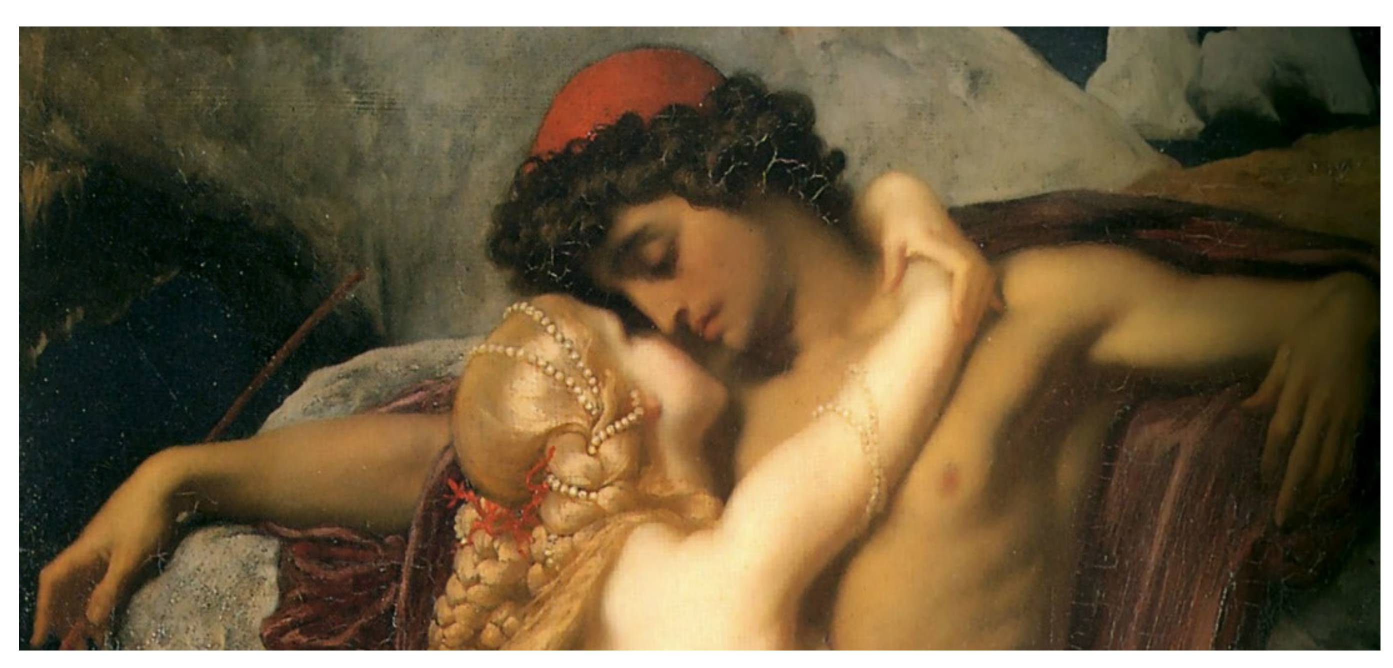
À chaque année ses résolutions nouvelles. 2017 fera ici honneur à une sélection de contes venus des quatre coins du monde, à raison d'un conte par mois. Pour entamer cette farandole, laissons place à l'un de ceux d'Oscar Wilde intitulé Le Pêcheur et son âme.

Les doigts mélangés des amants maudits se tiennent encore pour qui s'attarde à la lecture de ce conte publié en 1891 dans le recueil Une Maison de Grenades. Dédiée à la princesse et protectrice des arts, Alice de Monaco, cette envolée poétique ouvre les portes d'un monde où l'Amour règne par delà les obstacles et les incompréhensions.

Ses principaux protagonistes, un humble pêcheur et une princesse venue du tréfonds de l'océan, invitent le lecteur à aborder des questionnements profonds ayant à la fois pour objet la définition de ce que peut être l'âme d'un homme mais aussi de la puissance du sentiment d'amour qui pousse aux extrêmes les êtres lui ayant succombé. La quête de l'amour plénier se décline ainsi en plusieurs nuances, avec pour moteur essentiel, l'idée de beauté et de sacrifice.

Cette réflexion se teinte tour à tour de la pensée chrétienne, incarnée par la figure des Hommes mais aussi par des figures païennes, à l'image de la princesse au corps de sirène, échappée de sa vie marine pour quelques heures et chantant sur le navire du pêcheur pour accompagner la levée des filets du mortel. S'y prennent des monceaux de poissons, invariablement attirés par la voix envoûtante de la belle qui ne peut toutefois se lier complètement à son amant et pour cause, l'âme de ce dernier les sépare. Tout à sa recherche d'un expédient pour résoudre cet embarras, le pêcheur se rend sur les autels les plus sombres des croyances humaines et rejette pour un temps cette âme trop encombrante qui le suivait depuis toujours, tranquille ombre salvatrice. Mais si le cœur radieux de l'homme bat puissamment de volupté, son âme condamnée à errer dans « la maison de crépuscule » d'entre le Ciel et l'Enfer, ne cesse d'implorer le pêcheur pour reprendre sa place naturelle. La quête d'Amour dévoile ainsi son objet second, la quête de soi. En ce sens, la maturation du conte est un concentré de la réflexion similaire qui prend corps dans le roman Le Portrait de Dorian Gray qu'écrivit Wilde la même année.

Moins sombre que le roman, ce conte concilie des croyances et des êtres différents, faisant prévaloir ce qui importe réellement et met en relief ce que l'amour peut avoir d'idéal tout en lui faisant transcender la mort. Voici une très belle lecture à faire où à écouter en ce début d'année. Une version numérique de ce conte est consultable sur le site Gallica, où vous pourrez découvrir les trois autres contes composant le recueil d'Une Maison de Grenades.



Le Pêche et la sirène par Leighton

NOS COUPS DE CŒUR EN 2016



Blackstar de David Bowie

«Son dernier album, Blackstar, venait tout juste de sortir, le 8 janvier, jour de son anniversaire. Le chanteur, avant de sortir The Next Day en 2010, avait été absent de la scène musicale depuis 2004. Un spectacle musical tiré du single Lazarus (extrait de Blackstar) était joué actuellement à New York. Le chanteur avait participé à ce projet, et des proches de Bowie en avaient profité pour dire que ce dernier était enthousiaste concernant ses derniers desseins.

David Bowie a été l'icône de toute une génération, celle des années 1970, avec son style glam'rock et androgyne qui plaisait alors beaucoup aux jeunes rebelles qui se sentaient différents. Ils voyaient en Bowie une sorte de guide, de messie, les guidant vers un univers beaucoup plus intéressant que la société dans laquelle ils vivaient alors. Avec Marc Bolan, il a contribué à donner plus d'ampleur au genre du glam'rock et a convertir plus d'adeptes à ce mouvement.»

Par Mia.



Mystère de La Femme

«Avec Mystère, La Femme a réussi à se renouveler sans perdre l'empreinte musicale qu'il sait si bien exploiter. Avec sa pop vaporeuse oscillant entre psychédélisme acidulé et petites douceurs poétiques, le groupe a réussi à explorer de nouveaux horizons musicaux, en offrant un album accessible, éclectique et rêveur qui dresse un portrait désabusé d'une puante sincérité de la nature humaine.

La Femme poétise le cru, elle embellit la noirceur pour la rendre accessible et belle. Des fleurs du mal qui essayent d'éclore. A coups de sonorités nonchalantes, parfois pesantes, elle explore ce qu'il y a de plus noir dans la nature humaine, des sentiments pathétiques, parfois déchirants pleins de désillusion.

Mais La Femme ne laisse pas la noirceur l'emporter. La vie désillusionnée laisse éclore quelques notes d'espoir. La poésie et la folie semblent être la lumière au fond du tunnel. « On sait que le soleil se lèvera toujours« , laissent-ils s'échapper dans Le chemin. La Femme sait que l'alternative à la douleur existe. Celle d'avancer, de traverser, avant que tout renaisse.»

Par Marie-Madeleine Remoleur.

Recto Verso de Paradis

«Avec Recto Verso, Simon Mény et Pierre Rousseau, alias Paradis, frappent un grand coup. Dans un équilibre parfait entre chanson française et électro, Paradis invente et impose son style. Assurément le meilleur album de la rentrée musicale francophone.

C'est un album de chansons d'amour. Mais pas l'amour au grand jour, ou même l'amour déçu, ou torturé. L'amour discret, l'amour qui ne se dit pas, ou pas tout de suite, ou si peu. On tourne autour du pot, on demande à l'autre de se dévoiler, sans en dire trop sur soi-même.»

Par Kévin Dufrêche.



Blonde de Franck Ocean

«À la suite du succès de Channel Orange (sorti en 2012), c'est tout un mythe qui s'est construit autour du jeune artiste californien car, outre ses talents musicaux, Frank Ocean est maître en termes de communication. Son nouvel album, originellement annoncé sous le titre Boys don't Cry, a eu l'effet d'une bombe sur les réseaux sociaux tant les fans s'étaient impatientés.

Dans l'ensemble, l'album est difficilement définissable en termes de genre… Là où on range généralement Frank Ocean sous l'étiquette du R'n'B (peut-être en partie du fait de son ex-appartenance à Odd Future) il semble qu'il hybride de plus en plus ce style avec des rythmes davantage soul et jazzy. Blonde propose un mélange intéressant entre des sons électroniques et des instrumentales acoustiques. Pour autant, un titre comme Nights paraît plus proche de ce qu'on avait pu entendre de Frank Ocean auparavant, plus classique en un sens, et s'inscrit plus directement dans le registre R'n'B.»

Par Adam Garner.



Mais aussi Is The is are de DIIV, A Moon Shaped Pool de Radiohead, The Colour in Anything de James Blake, Untitled Unmastered de Kendrick Lamar etc.

Musique

RENCONTRE AVEC KID WISE

«ON VOULAIT FAIRE UN ALBUM PLUS MATURE AVEC UNE COULEUR PROPRE»

Un an et demi après L'Innocence, Kid Wise dévoilera dans quelques semaines son deuxième album, Les Vivants. Le chanteur du groupe toulousain, Augustin Charnet, nous a raconté la naissance de cet album qui sortira le 10 février.

Propos recueillis par Marie-Madeleine Remoleur

Musique

Depuis L'Innocence, qu'est ce qui a changé chez Kid Wise ?

Sur le plan humain, tout se passe très bien. On a encore plus appris à se connaître avec la tournée. De toute façon, on est tout le temps ensemble, au quotidien, que ce soit pour travailler ou simplement passer des moments ensemble entre potes. La force du groupe, c'est qu'on est tout sauf des collègues de travail. On est vraiment des amis avant tout qui ont cette intention-là de faire de la musique ensemble. On était déjà très proches mais on s'est encore plus soudés, ce qui a renforcé l'identité de groupe.

Musicalement, on a beaucoup réfléchi au début de la composition du deuxième album qui est arrivé très vite après la sortie du premier album, au printemps 2015. On a commencé à composer l'été qui a suivi, en faisant un grand travail collectif où on composait tous. On faisait beaucoup de jam. On a essayé ça pendant quelques mois mais on s'est rendu compte que ça ne menait pas à quelque chose de satisfaisant pour nous. On reprenait la même idée que pour le premier album c'est à dire qu'on était en train de faire un album collaboratif. Nous on souhaitait faire un album plus mature que le premier, un peu moins éparpillé, qui aurait plus une couleur propre. On voulait qu'il y ait une trame plutôt que quelques pièces rapportées. On a essayé de faire quelque chose de beaucoup plus cohérent. On a beaucoup réfléchi sur comment réussir à trouver une esthétique. En novembre 2015, les gars m'ont laissé encore plus de liberté dans la composition. Ça a été un élément déclencheur. Je me suis mis à composer beaucoup de morceaux. On s'est dit que moi, je composerai le noyau et eux, tous les arrangements. On a fait quelques morceaux en improvisation ensemble.

Il y a eu pas mal de réflexion musicale : comment composer, comment retrouver notre esthétique tout ensemble. L'album s'est composé très rapidement, sur trois ou quatre mois.

Vous parlez d'album de la maturité. Est-ce que dans l'écriture des textes, cette maturité s'est aussi faite ressentir ?

En effet, j'ai été plus pointilleux, j'ai beaucoup plus travailler les paroles. J'ai mis plus de temps à les composer. Je compose toujours en improvisation. C'est presque toujours en piano-voix, parfois en guitare-voix. Du coup, musicalement, l'harmonie que j'envoie à la base est toujours une impro. Les paroles c'est pareil. Je chante ce qui me passe par la tête en fonction de l'harmonie que je suis en train de jouer. Ça forme du yaourt mais il en sort des mots qui existent, soit en anglais soit en français, des mots concrets qui pour moi vont être l'essence du morceau. Je les considère comme purs et vierges de toute réflexion préalable, puisque c'est de l'improvisation.

A partir de là j'ai une base, puis je mets à composer les paroles. J'essaye vraiment de trouver les mots justes. Je me posais beaucoup moins de questions sur le premier album et finalement, il y a des paroles aujourd'hui, que j'aime beaucoup moins. Là, j'ai essayé à chaque fois de chercher la phrase juste, le mot juste qui avait à la fois beaucoup de sens pour moi et une musicalité qui me plaisait, une rythmicité qui me plaisait. Donc oui, j'ai cherché à plus travailler les textes et je pense que ça se ressent dans les textes en français.

Justement, il y a plus de textes en français que dans le premier album. En quoi, à un moment donné, vous vous êtes dit que tel ou tel refrain devait être en français ?



Maeva Benedittini

C'est quelque chose de très instinctif. Comme je disais, je compose en impro donc y a des moments où c'est évident pour moi que ça doit être en français. Ça peut être aussi évident pour un peintre que ça va être telle couleur et pas une autre. C'est de l'ordre de l'inconscient, un peu une volonté extérieure. Mais du coup, sur des morceaux, j'ai ressenti le besoin d'écrire en français. Loin de l'autre, par exemple, c'est une base que j'avais faite en guitare-voix, et le premier couplet, c'est quasiment le même que j'avais chanté sur le moment, en impro.

Il y a juste Hold On qui, à la base, était en anglais. Les autres m'ont dit que ça serait bien de la faire passer en français. On avait jamais essayé de faire un morceau court en français. C'est toujours des morceaux longs, comme l'Innocence ou Miroir, dans le premier album. Là, sur un morceau court, c'était une façon d'être plus direct. Je me suis rendu compte que le français, c'était la manière la plus directe pour parler avec des Français. Finalement, on est assez nul en langue en France, on reste très ancré sur notre langue. Pour Hold On, c'est donc la seule fois où je me suis mis à la tâche après. J'aime bien le côté hybride français/anglais. Il n'y a pas grand monde qui en fait. Sauf Christine and the Queens ou François and the Atlas Moutain par exemple. Je trouve ça assez chouette, c'est très original. J'ai toujours pas écrit de morceau uniquement en français. Ça viendra ...

Cet album incarne une vraie trame, pas seulement des morceaux les uns à cotés des autres. Comment avez-vous réussi à créer un ensemble unique ?

Honnêtement, c'est assez amusant comment ça s'est fait parce que ça n'a pas du tout été réfléchi en amont. Il y a eu des compositions assez vieilles que j'ai récupérées, d'autres très récentes. En fait, tout ça ça a été un très heureux hasard. Rien n'a été réfléchi. Je me suis retrouvé avec plein de compositions que j'avais. Et finalement, l'ensemble bout à bout donnait un sens, ça sonnait bien. Ça peut paraître assez dingue mais on a pas du tout réfléchi à ça. C'est vraiment dû au hasard, mais je pense que le hasard en musique, c'est 99 % du travail du finalement. Au fur et à mesure des compositions, je les mettais ensemble et je voyais l'album se dessiner. C'était très imperfectible, très flou. Et puis du coup, on a avancé au fur et à mesure, on a travaillé sur le visuel avec cette esthétique du corps suspendu qui serait entre deux mondes. Est-ce qu'il est en train de tomber, de flotter ou au contraire il est au Cieux. L'idée des Vivants est né, puis l'idée de séparer l'album en deux parties avec le monde des vivants au début, le passage au milieu puis le monde des morts. Tout ça c'était vraiment petit à petit. Et c'était marrant de voir de manière très inconsciente un album se dessiner sous nos yeux au fur et à mesure des compos.

Sur cet album, on sent que vous avez pris plus de risques dans la composition. Est-ce que vous avez beaucoup travaillé à renouveler votre identité ?

On n'a pas forcément chercher à se renouveler, à le faire consciemment. On a juste grandi. On écoute des trucs nouveaux aujourd'hui qu'on n'écoutait pas il y a trois ans. Le fait qu'on est tous des side projects (After Marianne, Bruit ...) nous a aussi beaucoup aidé. Avant, on avait vraiment que Kid Wise donc il y avait beaucoup de choses qu'on se permettait pas de faire. On avait pas mal de compos où on se disait que c'était trop extrême, qu'on pouvait pas faire ça pour Kid Wise. Au final, on savait pas trop ce qu'était Kid Wise non plus.

Avec nos autres projets musicaux, on a pris du recul sur la base. Ils nous permettent d'être hyper épanouis sur pleins de plans musicaux et donc du coup d'oser plus de choses sur cet album. Trouver notre patte à nous. Le fait qu'on soit 6, qu'on ait tous grandi ... on sait davantage aujourd'hui ce qu'on fait aujourd'hui, notre place au sein du groupe et même des influences. C'est vrai que du coup ça donne des morceaux qui sont tous différents. Et ces morceaux assez variés et divers forment un ensemble.

Pour cet album, vous vous êtes entourés d'Antoine Gaillet (M83, Hyphen Hyphen) pour le mixage. Qu'est ce que ça a apporté à l'album ?

Il a totalement métamorphosé l'album. Quand on cherchait un producteur, on est tombé sur Antoine parce qu'on a vu qu'il avait fait tous les albums de M83 qui est une influence commune, qu'on aime énormément. On a été assez émerveillé par son travail. C'est un vrai passionné qui se donne à fond. On avait des supers belles prises enregistrées à Toulouse, très propres, mais qui manquait d'un bon mixage pour trouvait une patte. Et Antoine a fait des propositions géniales. Il est vraiment très très talentueux. C'est clairement lui qui a donné cette couleur à l'album. Cette cohérence elle vient aussi de lui, il a enfoncé le clou.

Ascension, le dernier morceau de l'album est purement instrumental. On a l'impression que les parties instrus ont encore plus de place que dans le 1er. album Vous aviez envie de donner encore plus la parole aux instruments ?

C'est une facette du groupe qu'on aime beaucoup évidemment. On fait de la pop progressive donc on a des influences qui vont de la pop au rock progressif. La musique instrumentale, c'est quelque chose qu'on aime énormément mais qu'il faut savoir doser car on peut pas se permettre de faire un album que de morceaux instrumentaux. On en a placé un, on aurait pu en placer d'autres mais comme on voulait faire un

album plus concis et cohérent que le premier, on a mis qu'une.

Ça permet aussi que chaque Kid Wise ait le morceau qui le représente. On trouvait ça bien de finir par ce morceau-là, d'abord au niveau du sens. On a hésité de le mettre en ouverture d'album, ça marchait bien aussi. Mais comme on avait conclu L'Innocence avec Echo, on a pas voulu faire pareil, mais on aime bien garder cet automatisme.

Sur scène, comment Kid Wise va faire pour garder cette même puissance et énergie ? Des nouveautés ?

On n'a pas encore commencé la tournée pour cet album, ni de résidence d'ailleurs. On a changé le matériel. La disposition ne sera pas pareil. Il y aura encore plus de bordel sur scène. On a beaucoup travaillé sur le choix des instruments qu'on emporte en live. Après, c'est toujours plus rock que sur l'album ce qu'on fait en concert, moins lisse, plus sauvage. On ne sait pas encore ce qu'on va faire. Je pense qu'on va essayer de faire une bonne progression entre tous les morceaux, plus produire le truc pour qu'il y ait moins de silences entre les morceaux, mettre quelques impros.

On a aussi un nouveau backdrop avec la pochette de l'album en immense derrière ça va être assez beau. Il va y avoir des passages plus électro aussi. Globalement, le son sera plus produit en live, le son sera plus travaillé qu'avant parce qu'on a appris à maîtriser ce que chacun apportait. Comme on est six, c'est un dosage assez complexe mais là on est en train d'atteindre le bon équilibre donc je pense qu'on sera encore meilleur en live. Ca sera peut être plus cohérent aussi.

Deux résidences sont prévues. Une pré-résidence, mi-janvier, dans une salle qui s'appelle le Tremplin. Des supers gars qui nous aident beaucoup. La vraie résidence se fera au Métronum à Toulouse.

FRACTURE NUMÉRIQUE ET ENCLAVEMENT DES SENIORS : QUELLES SOLUTIONS ?

Marion Collot

De plus en plus présents dans notre quotidien, le numérique et les objets connectés font doucement mais sûrement leur place au sein de nos vies. Mais comme tout nouveau phénomène sociétal, il a des conséquences, à commencer par ce qu'on appelle la fracture numérique.

Écrans

La fracture numérique : késako ?

Le phénomène de numérisation étant lui-même relativement récent, le terme de fracture numérique l'est encore plus et requiert alors quelques éclaircissements. On observe en effet depuis quelques années un véritable fossé se creuser entre les utilisateurs et les non-utilisateurs des technologies informatiques. En cause : les inégalités d'accès à ces nouvelles technologies, qu'il s'agisse des ordinateurs, des smartphones, des tablettes ou de tout autre objet connecté. S'opposent alors deux groupes distincts. D'un côté, ceux qui se sentent intégrés à cette société nouvelle dite « de l'information ». Celle-ci se caractérise par un accès constant et quasiment immédiat à l'information, et la facilité d'accès à cette dernière passe par l'équipement. Etre connecté grâce à un ordinateur ou une tablette favorise ce sentiment d'inclusion dans cette société de l'information. D'un autre, on trouve ceux qui en sont exclus de par leur accès restreint ou inexistant aux outils connectés.

Les facteurs de cette fracture numérique sont nombreux : le sexe, l'âge, la catégorie socio-professionnelle, les revenus, le niveau d'études ou encore le nombre d'enfants sont autant d'éléments qui jouent un rôle majeur dans l'apparition de ce fossé. L'âge, notamment, semble avoir une influence significative.

Un fossé qui touche tout particulièrement les seniors

Selon l'enquête « Conditions de vie et aspirations des français » réalisée par le CREDOC, en 2014, seulement 45% des 70 ans et plus disposaient d'une connexion Internet à domicile, contre 96% des 12-17 ans et 90% des 18-24 ans. L'âge semble ainsi s'imposer comme un critère révélateur de la fracture numérique. En effet, les seniors sont l'une, si ce n'est la catégorie de la population la plus isolée en ce qui concerne l'accès aux technologies du numérique. Pour quelles raisons ? Parce qu'ils ne ressentent pas l'utilité de s'équiper par exemple, ou encore parce qu'ils ne savent pas les utiliser. Si le fossé est si creusé entre les plus jeunes et les seniors, c'est également parce que les plus jeunes générations sont ce qu'on appelle des digital natives ; en d'autres termes, les technologies numériques existaient déjà lorsqu'elles sont nées, et elles ont par conséquent été à leur contact dès leur plus jeune âge. Savoir utiliser un ordinateur ou posséder un smartphone devient alors presque quelque chose de naturel chez les digital natives. C'est très différent pour les seniors, qui ont assisté à une digitalisation de la société et qui n'ont pas nécessairement fait la démarche d'apprentissage et d'adaptation de leurs pratiques en fonction de cette digitalisation. Autant de facteurs qui viennent illustrer et expliquer la barrière entre jeunes et seniors en ce qui concerne le numérique.

Des associations s'engagent pour amoindrir cette fracture

Si ce phénomène d''enclavement numérique semble surtout se démarquer chez les seniors, des associations s'engagent pour tenter d'amoindrir la fracture. C'est par exemple le cas de l'association Au Cours des Âges qui s'engage, grâce à une formation adaptée, à apporter aux seniors les compétences nécessaires pour l'usage des nouvelles technologies : « A travers une pédagogie adaptée, l'association ACDA se propose



DR

de mettre au service des seniors ces nouvelles technologies. Qu'il s'agisse de rompre l'isolement ou de s'approprier les usages que l'on croyait réservés aux plus jeunes, les seniors peuvent ainsi continuer de faire rimer retraite avec dynamisme et activité ». Une bonne initiative pour réduire une fracture de plus en plus marquée, et permettre aux 70 ans et plus de percevoir l'utilité des NTIC et ce que ces dernières peuvent leur apporter au quotidien : bénéficier des services d'assurance et de banque en ligne ou faciliter les formalités administratives comme les déclarations d'impôts par exemple, mais aussi avoir accès à des services plus basiques comme le e-commerce, la recherche d'informations ou même les jeux interactifs connectés. Ce sont les arguments qu'a choisi de mettre en avant l'association E-seniors, qui s'engage également à faciliter l'approche des technologies du numérique aux 70 ans et plus, grâce notamment à un cyber salon de thé réservé aux aînés. Une initiative innovante qui permet d'allier formation et convivialité.

La fracture numérique entre seniors et digital natives, si elle est indéniablement présente, n'est donc pas une fatalité grâce à l'engagement d'associations de plus en plus nombreuses pour rendre accessibles l'accès et l'usage des nouvelles technologies numériques aux 70 ans et plus. De quoi réduire voire enrayer, dans les années à venir, le fossé intergénérationnel ?

EN SCANDINAVIE, LES DERNIERS AUTOCHTONES

Habitants de l'Europe du Nord et répartis sur quatre pays, les Saames sont le dernier peuple autochtone du continent. Arrivés il y a 10 000 ans en Scandinavie, leur histoire a été chaotique : entre colonisation, racisme, et discrimination, les Saames ne sont aujourd'hui pas encore tout à fait acceptés dans la société. Les avancées concernant leur statut et leurs droits, même si nécessaires, restent tout de même limitées.

Agathe Hugel

Estimée à environ 80 à 100 000 personnes, la population Saame doit se battre pour survivre. Ce peuple, le plus vieux d'Europe selon des découvertes archéologiques (environ 10 000 ans), vit sur un territoire s'étendant sur quatre pays du Nord de l'Europe : la Norvège, la Suède, la Finlande et la Russie. Traditionnellement éleveurs de rennes, chasseurs et pêcheurs, les Saames sont les derniers autochtones d'Europe, menacés aujourd'hui par l'absence de statut reconnaissant leurs droits et par la déliquescence de leur culture, qui n'est pas acceptée partout.

Appelé Sàpmi ou Laponie, leur territoire s'est rapidement réduit : la colonisation de leurs terres, l'exploitation de leurs ressources et le commerce ont commencé au Moyen-Âge et se sont intensifiés aux treizième et quatorzième siècles. Avec l'avènement des frontières, les Saames ont dû séparer eux-mêmes leurs territoires ; malgré cette partition, ils ont été en mesure de conserver en grande partie leur indépendance, du moins dans les régions sous autorité suédoise.

Mais leurs droits principaux, ceux qui leur donnaient accès à la terre et à l'eau, nécessaires pour leurs activités, qu'ils avaient acquis sous le règne du roi Gustave Vasa (au seizième siècle), ont été contestés au dix-neuvième siècle, au moment des révolutions industrielles. La découverte de mines de matières premières au grand Nord a rapidement conduit à une exploitation intense des terres, qui était toutefois limitée par le droit de la population à jouir de leurs terres et de l'eau. Pour éviter cela, les pays scandinaves ont modifié leurs politiques envers le peuple autochtone, pour permettre une colonisation plus aisée.

Ainsi, avec l'apparition des théories de Darwin et du « racisme biologique », l'infériorité supposée du peuple Saame est devenue normale, presque institutionnalisée. La culture et la race suédoise, plus évoluées que les Saames, primitifs et arriérés, justifiait alors les politiques d'assimilation, les déplacements et la christianisation forcés, et la fin de leurs droits fondamentaux. En Suède, il était courant que l'Etat retire leurs enfants aux Saames pour les placer en internat, et ceux qui restaient à l'école se voyaient interdire de parler leur langue. Oppressés, les Saames ont souvent dû changer de patronyme et n'ont pas transmis leur langue à leurs enfants. Cela explique le fait qu'en Russie, sur l'ensemble du territoire et en particulier la presqu'île de Kola, là où se trouvent en grande partie les Saames, leurs dialectes soient en voie de disparition ; l'UNESCO en recense trois : le saami Kildin (environ 800 locuteurs), le saami ter (10 locuteurs), et le saami akkala (éteint).

Des avancées mitigées

Mais la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'adoption en 1948 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, a représenté un tournant incontestable pour les Saames. Désormais, il leur est plus facile de s'organiser politiquement, puisque les préjugés racistes qui existaient auparavant ne peuvent plus être approuvés au niveau de l'Etat, ni poursuivis avec des politiques discriminatoires. Aujourd'hui, ceux qui

vivent en Finlande, Norvège et Suède, sont reconnus comme des populations autochtones, ayant certains droits politiques à l'intérieur de chaque nation, même si ce ne sont pas les mêmes partout.

Dans la seconde moitié du vingtième siècle, ils demandèrent et obtinrent le statut de nation à part entière pour toute la population, qu'ils vivent en Norvège, Suède, Finlande ou Russie. Ils ont également essayé de faire accéder le saame au rang de langue officielle, et ont voulu obtenir la restitution de leurs terres ancestrales, ce qui a été encouragé par l'Organisation des Nations Unies mais qui n'a pas encore été accepté par les pays concernés.

Vers de nouvelles initiatives ?

Si aujourd'hui, leur niveau de vie ne diffère plus vraiment de celui de l'ensemble de la société, car en plus de l'élevage de rennes, ils ont un emploi traditionnel ainsi que des conditions sociales « normales », les pays scandinaves n'ont pas encore accepté de leur donner tous les droits. Ainsi, seule la Norvège a signé la Convention ILO 169, obligeant l'Etat de « reconnaître aux peuples concernés le droit de propriété et de possession de leurs territoires traditionnellement occupés ». Le droit à la terre reste un sujet sensible.

Les Saames ne sont pas protégés et reconnus au même degré dans les quatre pays. Ils n'ont pas le droit à l'auto-détermination, leur culture et leur style de vie ne sont pas protégés. L'éducation en saame, par exemple, est restreinte à certaines zones géographiques, mais tous les enfants saames ne vivent pas dans ces zones, et donc ne peuvent profiter d'une éducation dans leur langue d'origine.

Ces dernières années, on a essayé d'adopter une convention Saame : ce serait la première convention d'un peuple autochtone, qui leur accorderait des droits comme l'auto-détermination, le droit d'avoir leur propre langue officielle et leur culture, le droit à la terre et à l'eau, et le droit d'être consultés pour les décisions qui les concernent. Ce serait un approfondissement de la convention de l'ONU qui existe déjà sur les droits des peuples autochtones, mais malheureusement il n'y a pas eu d'avancées dans les négociations depuis 2005.



Vincent Frances

Actualité

RENCONTRE AVEC BENOÎT WOJTENKA DE BONNEGUEULE: L'ENTREPRENEUR À QUI TOUT SOURIT !

Vivre de sa passion : c'est justement le rêve qu'a réalisé Benoît Wojtenka, fondateur de BonneGueule. L'histoire débute en 2007 par un simple blog puis par une rencontre entre deux jeunes étudiants passionnés de mode.

Yolaïna Bar



Aujourd'hui, BonneGueule peut se targuer d'être un acteur de poids dans la blogosphère française et une marque de vêtements à part entière. BonneGueule s'est construit avec sa communauté autour d'une véritable relation de confiance et de respect mutuel qui n'est pas prête de s'arrêter. En effet, avec une levée de fonds de près d'un million d'euros et un chiffre d'affaires s'élevant à 2, 8 millions d'euros, impossible de « tirer la gueule » en ce début d'année ! C'est avec beaucoup de simplicité que Benoît nous raconte l'histoire de BonneGueule, un véritable modèle de réussite et un exemple à suivre pour les médias et les marques.

Parlez-nous un peu de vous, de votre parcours et de vos passions ?

Du fait de mon contexte familial, je n'étais pas destiné à entreprendre dans la mode masculine. J'ai deux parents qui travaillent dans la recherche, et j'ai fait une partie de mes études à Tours, puis une école de commerce à Evry (Télécom Ecole de Management) et j'ai fini mes études à HEC Montréal avec un diplôme dans le e-commerce. Je n'ai donc pas suivi de formation académique en mode masculine, j'ai tout appris sur le terrain, par passion. Je suis quelqu'un qui aime beaucoup apprendre, sans arrêt. Je suis très curieux de tout, et j'aime m'approprier un sujet de bout en bout, et la mode masculine en a fait partie.

Comment vous êtes-vous rencontrés avec Geoffrey et quand avez-vous décidé de travailler ensemble?

Geoffrey et moi avons fait la même école… mais avec deux promos d'écart ! Nous ne nous sommes donc jamais croisés. Un jour je suis tombé sur un petit blog de mode masculine, nommé Toga Picta. Il y avait le CV du fondateur et je m'aperçois avec surprise qu'il avait fait la même école que moi, alors que les fans de mode n'étaient pas vraiment de légion dans notre école. Je lui propose de boire un café et c'est comme ça que j'ai rencontré Geoffrey. Geoffrey avait la passion d'entreprendre, moi la passion de la mode masculine. En 2010, le début de notre rencontre a scellé la naissance de BonneGueule en tant qu'entreprise (BonneGueule existait depuis 2007, mais ce n'était qu'un hobby pendant 3 ans).

Quel est le rôle de chacun dans l'entreprise ? Comment décririez-vous votre duo ?

On fonctionne très différemment sur beaucoup de sujets, ce qui nous rend très complémentaires. Geoffrey s'occupe de la croissance, marketing web, du développement du site et de l'expérience utilisateur. Moi je travaille sur de l'éditorial avec Rafik, le rédacteur en chef, et sur notre marque de vêtements, BonneGueule, avec Alex, mon chef produit. Je vais être très fort pour « sentir » les choses, Geoffrey va l'être beaucoup plus sur des sujets de structuration.

Quand est né le site BonneGueule ? Quelle était l'idée de départ ?

Il est né en juillet 2007, avec une idée de départ qui est toujours la même qu'aujourd'hui : aider les hommes à se sentir bien dans leurs vêtements. On le fait en parlant de mode masculine avec pédagogie et humour dans des articles de fond et surtout, en restant totalement indépendant. Nous ne faisons pas de publicités, pas de billets sponsorisés et pas d'affiliation.

Pourquoi avoir choisi le nom BonneGueule ?

Il fallait un nom convivial, bon enfant, décontracté mais aussi masculin, et presque provocant, ou interpellant…

Pouvez-vous expliquer à nos lecteurs ce qu'est BonneGueule exactement ? Ce que vous proposez ?

BonneGueule aide les hommes à se sentir bien dans leurs vêtements via deux moyens : des conseils disponibles sur notre site et notre chaîne Youtube et une ligne de vêtements que l'on propose sur notre eshop et nos deux boutiques, à Paris et à Lyon. Nous sommes là pour donner des conseils pratiques pour

que chaque homme puisse facilement s'habiller, que ça soit pour reconnaître la qualité d'un vêtement, ou les meilleurs rapports qualité/prix. Quant à nos vêtements, il s'agit de vêtements du quotidien, faciles à porter. Etant donné que nous n'avons pas d'intermédiaires, nous pouvons proposer des matières très haut de gamme, pour certaines très peu utilisées en France, à des prix moins élevés qu'une marque classique.

À qui s'adresse BonneGueule ?
À tout homme un minimum curieux sur ce qu'il enfile le matin ! Nous nous adressons aux hommes qui ont envie de comprendre le vêtement, mais qui n'ont jamais été satisfait de la manière dont les marques s'adressaient à eux, soit avec une communication trop distante et manquant de proximité, soit en passant sous le silence la qualité intrinsèque du vêtement.

Pouvez-vous nous décrire l'esprit et les valeurs de BonneGueule ?
Nous accordons beaucoup d'importance à avoir un service client d'un très haut niveau, car nous croyons beaucoup en la proximité et la bienveillance. Nous n'avons pas peur de tutoyer par exemple, car historiquement, c'est toujours de cette manière que nos lecteurs se sont adressés à nous. Nous soignons énormément l'explication de nos vêtements car la pédagogie est importante pour nous. La mode est souvent un secteur assez opaque, et nous souhaitons y apporter plus de transparence et d'explications. Enfin, nous encourageons la passion et la curiosité, c'est pour cette raison que nos articles sont vraiment longs.

Comment passe-t-on d'une passion pour la mode à la création d'une entreprise ?
Ca s'est fait progressivement ! Sur plusieurs années. Au début, Geoffrey et moi n'étions que tous les deux. À ce moment-là, nous avons créé un livre électronique (un fichier PDF de 200 pages) que nous vendions 27€. C'était un livre bourré de conseils et d'astuces, avec toutes nos connaissances pour se faire une garde-robe complète de A à Z. Les revenus de cet e-book nous ont permis de nous auto-financer pendant au moins une bonne année. C'était pratique, car étant donné que nous vendions un livre électronique, nous n'avions pas de stock ou d'envois postaux à gérer. Puis, je suis allé plus loin en créant une formation en ligne sur cinq mois, où chaque semaine on recevait une vidéo sur une pièce particulière : comment choisir un jean, une chemise, un manteau, etc. Là aussi, le fait de vendre du numérique nous a permis d'accumuler un peu de trésorerie pour prendre nos premiers bureaux et… nos premiers stagiaires ! Puis nous sommes passés dans « le dur », en collaborant avec des marques. Nous décidons d'une pièce que la marque va créer pour nous, où nos ADN se mélangent, puis nous achetons entièrement le stock et nous vendons cette pièce sur notre site. Et enfin, nous avons décidé de créer notre ligne de vêtements 100% BonneGueule en février 2014.

Qu'est-ce qui a permis à BonneGueule de véritablement décoller ?
Nous avons eu la chance de « monétiser » tard, nous avions déjà une petite audience fidèle qui nous suivait. Ce fut le fruit de plusieurs années à répondre à chaque commentaire, à chaque mail qui demandait des conseils, gratuitement et sans rien demander en retour. Beaucoup de personnes ont acheté chez nous avant tout pour nous soutenir et nous remercier de toutes les fois où nous avions pris le temps de leur répondre.

L'autre élément important, c'est que nous avons une manière particulière d'expliquer le produit : nous faisons de longues pages de présentation, avec beaucoup de photos et d'exemples de tenues pour chaque pièce. Etant donné que nous avons une collection très resserrée, nous pouvons nous permettre de nous attarder longuement sur chaque vêtement, chose qu'une marque classique ne peut pas faire avec 60 vêtements à expliquer chaque saison !

Quel est le modèle économique de BonneGueule ?
Nos revenus proviennent de la vente de nos vêtements : la ligne BonneGueule et les collaborations que nous faisons avec d'autres marques.

Avez-vous rencontré des difficultés particulières pour monter l'entreprise ?
Pas tellement car nous avions reçu beaucoup de soutien. Il nous a fallu apprendre deux compétences clés : comment faire grandir une entreprise, comment passe-t-on de deux personnes qui vendent des produits numériques à une vingtaine de personnes, une marque de vêtements et de boutiques. Et surtout, comment on monte une équipe, on la motive, on l'implique et on crée une belle culture d'entreprise !

Auriez-vous des conseils à donner à ceux qui veulent se lancer dans l'entrepreneuriat ?
Bien s'entourer ! BonneGueule n'aurait jamais pu se construire sans une belle équipe derrière. Apprendre à repérer et donner envie aux bonnes personnes de rejoindre l'aventure est un point très important. Ne jamais, jamais s'enfermer dans la solitude de l'entrepreneur qui a peur de parler de son idée à tout le monde. Enfin, faire un gros focus sur la valeur qu'on apporte à ses clients et la relation qu'on construit avec eux. Il s'agit d'entamer une réflexion de fond pour être une entreprise que les gens ont envie de soutenir, à laquelle ils seront fidèles. C'est une réflexion opposée à notre époque où on cherche des tips, tricks, hacks et shortcuts en tout genre, mais elle est absolument nécessaire.

Aujourd'hui, à combien de visites mensuelles êtes-vous et où vous situez-vous en termes de chiffre d'affaires ?
Nous avons dépassé les 300 000 visiteurs par mois, et nous finissons l'année à 2, 8 millions d'euros de CA !

Concernant l'importante levée de fonds, pouvez-vous nous en dire davantage ? De qui provient cette levée de fonds ?
Nous nous sommes tournés vers des Business Angels avant tout, et le fond Mode et Finance de la BPI. Il était important pour nous d'avoir principalement des Business Angels, car en terme de sortie (=la revente

de leurs parts) ils sont beaucoup plus souples et ils comprennent parfaitement nos valeurs. Ils nous fournissent des feedbacks très précieux et nous aident à nous accomplir à tant qu'entrepreneur. Je ne les remercierai jamais assez de leur aide sur des questions parfois délicates et complexes.

Pour toutes les questions relatives à la levée de fonds, voici un article de Benoît abordant notamment toutes les questions d'indépendance, les enjeux d'une levée, le montant, sa confidentialité, etc...)

Qu'est-ce qui vous a motivé à lever des fonds après plusieurs années d'indépendance ?
Nous avons créé plusieurs emplois, et nous avons la responsabilité de les sécuriser. Puis, nous voulions agrandir l'équipe avec des profils encore plus pointus car nous avons de belles perspectives devant nous. Puis il y a aussi des raisons beaucoup plus terre à terre : nous voulions investir dans des projets technologiques de plus grande envergure, notamment au niveau du site, de son expérience d'utilisation, du SEO, de l'acquisition de trafic, mais aussi dans nos stocks, car parfois notre trésorerie nous limitait dans nos commandes, même si nous étions en rupture de stock sur certaines tailles. Et le gros projet, c'est aussi le développement de BonneGueule à l'international.

Ne craignez-vous justement pas de perdre cette indépendance fièrement revendiquée ?
Non, car Geoffrey et moi avons le total contrôle des décisions car nous sommes encore très largement majoritaires. Et surtout, nos investisseurs ont tout intérêt à préserver notre fragile mélange, si unique, qui a fait ses preuves.

Et ça, les investisseurs l'ont bien compris : ils sont dans un rôle où ils donnent leur avis, font partager leurs expériences, nous font rencontrer d'autres experts, mais ils ne nous imposeront jamais rien en ce qui concerne la stratégie ou la mission. D'ailleurs ils n'en ont pas le pouvoir, étant actionnaires minoritaires.

Finalement, leur mission, c'est de nous permettre de rester bien concentrés sur notre mission et de nous préserver des aléas, des craintes, et de certains doutes. Ça s'appelle de la bienveillance.

Comment fonctionne BonneGueule de l'intérieur ? Combien d'employés avez-vous ? Qui sont-ils ?

Tout commence avec l'éditorial, où quatre personnes y travaillent. Elles sont aidées par le pôle vidéo/graphisme composé de trois personnes : deux vidantes, et un graphiste qui s'occupe également de la direction artistique. Une personne (Luca) est dédiée à la conception et à l'écriture des contenus vidéo. Au niveau de la marque de vêtements, c'est Alexandre qui s'en occupe. Deux personnes sont chargées de l'expérience client, et quatre personnes travaillent sur la croissance et le développement du site. Et il y a deux personnes par boutique.

Etant à la tête d'une entreprise en plein développement, parvenez-vous malgré tout à trouver un équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle ?
Pour être honnête, pas tout le temps. C'est souvent la vie personnelle qui a été mise à rude épreuve, mais il y a eu de gros progrès accomplis ! Il nous arrive souvent de rester après 20h30 au bureau, mais avec notre entreprise qui se structure année après année, je pense qu'il va y avoir un bon équilibre à venir...

BonneGueule, c'est aussi aujourd'hui une marque de vêtements. Pourquoi avoir créé votre propre marque ? Que proposez-vous ?
Nous n'arrivions pas à trouver des vêtements d'une certaine qualité à un certain prix lors de nos sorties en boutiques. Nous voulions des vêtements faciles à porter, mais avec de très belles matières et à des prix moins élevés qu'une marque classique. On propose donc les classiques du vestiaire masculin : le jean brut, le jean gris, la chemise en chambray, le manteau camel, le blazer gris, etc. Puis petit à petit, on ajoute des

Vous avez une boutique à Paris et à Lyon, projetez-vous d'en ouvrir d'autres, à l'étranger notamment ?
Pour le moment, on aimerait ouvrir d'autres boutiques en France car nous avons eu un accueil fantastique à Paris et à Lyon. Nous pensons notamment à Bordeaux, mais nous n'écartons pas d'autres villes, nous voulons prendre notre temps et décider en toute connaissance de cause. Pour l'étranger, la réflexion est encore en cours sur le prochain pays, mais nous venons de traduire notre e-shop en anglais !

Comment êtes-vous parvenus à tisser une relation si forte avec vos lecteurs et clients ?
En étant très généreux sur le contenu et en prenant le temps de répondre à chaque mail et commentaire. C'est aussi simple que ça, mais ça prend du temps, et c'est presque un acte de foi à mesure que le volume augmente. Nous avons toujours été très respectueux de notre communauté car elle nous soutient énormément. Trop de marques de vêtements n'osent pas s'adresser directement à leurs clients et préfèrent s'abriter derrière une affiche publicitaire. Je trouve ça dommage, car de ce que j'ai vu, les consommateurs sont en demande d'informations et d'explications du vêtement.

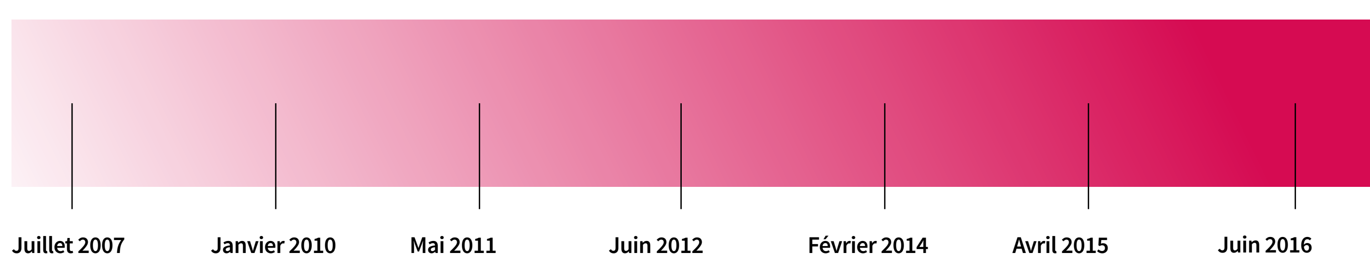
Aujourd'hui, quel bilan pour l'entreprise ?
Il est très positif ! Alors que la mode masculine est un secteur compliqué en France, nous avons réussi à créer un média de référence avec notre site, et qui n'est pas financé par des annonceurs. Nous sommes aujourd'hui une vingtaine de personnes et nous avons la chance de continuer notre développement grâce à notre équipe très soudée, et surtout, nos lecteurs qui nous soutiennent depuis le début, même quand j'écris un article sur une marque à peine distribuée en France ! Je suis vraiment très reconnaissant aujourd'hui d'avoir eu la chance de rencontrer les bonnes personnes au bon moment.

Quel avenir à long-terme pour Bonne Gueule ? Des objectifs à atteindre ?
Nous aimerions être l'acteur de référence dès qu'un homme s'intéresse au vêtement, que

ça soit pour avoir des conseils, connaître les meilleurs marques, ou simplement pour acheter une chemise blanche, être le guichet unique de la mode masculine. C'est notre objectif !

Avez-vous une anecdote, un petit souvenir à nous faire partager ?
Le premier vêtement que nous avons vendu, c'était un jean en collaboration avec une marque qui s'appelle Renhsen. Il y avait 150 jeans, à 157 euros. Nous pensions les vendre sur plusieurs semaines (au mieux) ou plusieurs mois (au pire). Sauf que… tout est parti en 48 heures ! Nous n'en revenions pas ! PayPal, voyant près de 40 000 euros arriver sur notre compte d'un coup nous a tout bloqué, car ils n'hésitent pas à agir en cas de mouvement de trésorerie inhabituel. Ce fut 15 jours d'appels quotidiens avec eux pour tout débloquer, pendant que nous faisions les commandes à genoux, dans l'appartement de Geoffrey.

Enfin qu'est-ce qui a fait selon vous votre succès ? Votre marque de fabrique dans un milieu aussi concurrentiel que la mode ?
Je pense que nous avons mis le paquet sur l'explication de chaque vêtement que nous produisons, là où la plupart des marques se contentent de mettre trois lignes de description. Nous avons voulu un service client de haute volée, à visage vraiment humain, et vraiment bienveillant. Nous sommes restés intransigeants sur la qualité de notre contenu et nous avons toujours répondu au moindre mail ou commentaire de nos lecteurs, en engageant fréquemment le dialogue avec eux.



Juillet 2007
Création du blog

Janvier 2010
Rencontre de Geoffrey mon associé

Mai 2011
Sortie de notre Guide Bonne-Gueule en PDF

Juin 2012
Première colla-boration avec une marque de jean, Renhsen

Nov. 2012
Premiers bureaux dans le sentier, au 36 rue des Jeuneurs

Février 2014
Sortie de notre ligne de vêtements

Avril 2015
Entrée de notre troisième associé, Elie, qui s'occupe de la finance et du developpement retail

Juin 2015
Ouverture de notre boutique à Paris, au 14 rue Commines

Juin 2016
Ouverture de notre boutique à Lyon

Juil. 2016
Lancement du projet ambas-sadeur : ce sont des lecteurs qui reçoivent d'autres lecteurs chez eux pour leur présenter la collection BonneGueule

Sept. 2016
Finalisationde notre levée de fonds

Déc. 2016
Déménage-ment de notre boutique à Lyon dans une rue plus passante (40 rue du président Edouart Herriot) pour un espace plus grand

BonneGueulle

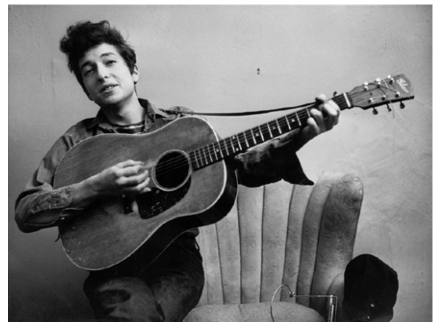


HELLO, DYLAN

Maze a déjà dit « Adieu » à Léonard, il convenait de dire « Hello » à Dylan. On lui dit «Hello» parce que le 13 octobre 2016 le verdict est tombé : c'est à Bob Dylan qu'est décerné le Prix Nobel de Littérature. On lui dit « Hello » alors même qu'il a 75 ans et que sa carrière a débuté il y a maintenant 57 ans. On lui dit quand même « Hello », à Robert Zimmerman, même s'il se fout de ce Prix Nobel qui peut pourtant être vu comme une nouvelle naissance, une nouvelle aura portée sur son oeuvre déjà vieille et consacrée. Alors on se replonge dans l'oeuvre et la vie de Dylan, et on constate que celles-ci sont bien remplies.

Hortense Raynal

DR



Dylan le surdoué

Singer-songwriter, comme le dit la langue anglaise, « chanteur-écrivain de chanson » quand la langue française nous dit « auteur-compositeur-interprète », en soulignant donc moins la dimension littéraire. Écrivain au sens strict également, auteur de deux livres, dont le très salué par la critique Chroniques, vendu à plus de 560 000 exemplaires aux Etats-Unis. Voilà pour rassurer les puristes de littérature : Dylan a donc véritablement une oeuvre littéraire. Musicien virtuose avec son éternel duo guitare/harmonica au style incomparable. Sex-symbol aux yeux bleus et au regard sombre, au look toujours très recherché. Chanteur à la voix et au phrasé très singuliers. Même cinéaste expérimental (Renaldo et Clara). Enfin, évidemment, Dylan a eu sa période de contestataire.

Dylan le contestataire

Voilà de quoi alimenter la thématique de Maze du mois de janvier de la jeune et encore innocente année 2017 : l'engagement.

The freewheelin' Bob Dylan (1963) et The times they are a-changin' (1964) sont considérés comme les deux albums les plus contestataires : Dylan a alors à peine 22 ans. Dans le premier se trouve, par exemple, Master of war, une attaque dure envers les fabricants d'armes dans un contexte de Guerre Froide sur un ton élégiaque.

S'y trouve également la déferlante A hard rain a-gonna fall.

« Oh, where have you been, my blue-eyed son
And where have you been, my darling young one
I've stumbled on the side of twelve misty mountains
I've walked and I've crawled on six crooked highways
I've stepped in the middle of seven sad forests
I've been out in front of a dozen dead oceans
I've been ten thousand miles in the mouth of a graveyard
And it's a hard, and it's a hard, it's a hard, and it's a hard
It's a hard rain's a-gonna fall »

Ce texte grandiose aux allures de « prophétie biblique » (Allen Ginsberg) est alors grandement commenté, y compris par Dylan lui-même, comme le montre NO DIRECTION HOME (2005), l'immense documentaire de 3 heures réalisé par le tout aussi immense Martin Scorsese. Lors d'une interview que l'on peut écouter à 1h24, on entend Dylan s'exprimer sur la question de son « engagement » (traduction d'Arte) :

« «Hard Rain», par exemple, où il est question de la crainte d'une pluie atomique (la chanson sort en pleine crise de Cuba, 1962, nldr.)
- Non, non, ce n'est pas de la pluie atomique, c'est seulement de la pluie.
- Toutes vos chansons vont plus loin que les événements qui les ont inspirées. Vous voyez ce que je veux dire ?
- Je ne suis pas un chanteur engagé (Dylan emploie « a topical singer », ndlr.)

- Non, vous n'écrivez pas de messages.
- Non, je n'aime pas ce mot.
- Ce ne sont pas des chansons à propos d'événements, cela va au-delà. »

On peut donc dire que Dylan est engagé autrement, il n'écrit pas de messages, ne veut pas normer ses chansons et en clôturer le sens. Ses chansons sont plutôt une belle ouverture à la réflexion.

Dans le deuxième album, With god on our side est un appel à la paix en chanson non sans notes ironiques envers la justification chrétienne des pires massacres. Les Neville Brothers rajouteront un couplet sur le Vietnam en 1989 lors de leur reprise. Cette guerre est aussi le sujet de la mythique Blowin' in the wind dont le nombre de reprises bat des records mondiaux. Avec Dylan, la politique et la chanson se mêlent dans une fusion féconde et entretiennent un lien pur de continuité : en effet, c'est dans un café après une discussion politique que naît cette chanson qui prône la paix, la liberté, la dignité humaine. À l'époque, les cafés de Greenwich Village sont remplis à la fois des poètes de la Beat Generation, de nouveaux acteurs politiques, de peintres, et d'artistes en tout genre comme Dylan. Le mélange est explosif et fait naître des créations inédites. La politique et la chanson américaine sont sœurs.

Malgré tout Bob Dylan fait donc montre d'un refus catégorique (dans Chroniques, livre très instructif) de porter le titre trop lourd d'artiste engagé au sens sartrien.

« Légende, icône, énigme (celui que je préfère est Bouddha en tenue européenne) - ce genre de choses, ça va. Sereines, inoffensives, usées, ces dénominations-là sont plus faciles à contourner. Prophète, messie, sauveur - ça c'est du dur. » Bob Dylan, Chroniques.

Leader générationnel contre son gré, il n'empêche, leader quand même. On pourrait dire que Dylan est engagé autrement : premièrement, par petites touches contestataires, dans plusieurs chansons, mais qui demeurent moins politiques qu'orientées vers un chant de liberté. Deuxièmement, il convient de rappeler que Dylan participe à la marche pacifiste de Washington de 1963 et chante après le discours de Martin Luther King Only a pawn on their game (qui évoque la mort du militant noir Megdar Evers). Il chante également dans des rassemblements pour la lutte pour les droits civiques des Noirs Américains, il a reçu le prix Tom Paine, il fréquentera Suze Rotolo qui militait au CORE, soutiendra Joan Baez dans ses engagements... La liste est longue de l'engagement de l'homme Dylan. Enfin, Dylan est engagé entièrement dans sa vie, son art : « Dans tout ce que je fais, je proteste » (NO DIRECTION HOME). C'est un passionné, un spirituel qui nous donne des leçons de vie, de belles leçons, pas de ces leçons moralistes, mais de ces leçons qu'il a lui-même rêvées et qu'on peut moduler à la guise de nos rêves.

Dylan le rêveur

À la fois protestataire et romantique, ce Dylan. On voudrait parler de tous les textes dans l'article, le choix fut difficile parmi ses quelques 492 chansons... L'effort fut monstrueux pour en choisir deux afin d'illustrer l'engagement sous un autre angle : Dylan est un passionné, s'engageant entièrement dans une histoire d'amour, écrivant des chansons d'amour à tout va, mais aussi des chansons de ruptures dont la magnifique mais très cruelle Don't think twice it's alright. Sara Lownds peut témoigner. On ne la plaint pas lorsqu'on constate qu'il existe une chanson de Dylan qui consiste à chanter « Sara » en guise de refrain. Parmi ces chansons d'amour, To fall in love with you, et Girl from the North country sont les plus beaux morceaux de bravoure. La première est à fleur de peau, un sourire s'esquisse dès les premières notes, la transcendante envolée lyrique à 1:40 (« Well I feel your love, And I feel the same ») nous ravit dans les deux sens du terme, ça y est, on est amoureux-amoureuse ; la deuxième nous emmène en voyage avec lui en compagnie de Johnny Cash, sur les traces d'un vagabond emprunté à la tradition folk, ému, nostalgique, puissant. On a l'impression d'avoir vécu 1 000 ans (Baudelaire, nous te piquons l'idée), ou au moins 20 ans sur les routes du Colorado, en écoutant ces récits chantés. Les deux sont d'une écriture fine, d'une sincérité incroyable, légère, insaisissable, inimitable.

« Well, if you're travelin' in the north country fare,
Where the winds hit heavy on the borderline,
Remember me to one who lives there.
She once was a true love of mine. »

Enfin, à travers ses chansons, c'est aussi nous et notre corps que Dylan engage. Ses chansons emportent tout le corps, à l'instar de ce que dit Valéry dans ses Cahiers à propos de la poésie : elle met en branle l'organisme entier. Lorsque Dylan est dans le tourne-disque, dans l'iPod, dans la voiture - on the road ! -, chanté par un sans-abri hyper sympa sur la ligne 6 parisienne (cheveux blonds, bandana sur le front, voix témoignant de plusieurs années de fumette, harmonica et guitare à la Dylan, vous le connaissez peut-être), sur France Culture au moins d'octobre, sur votre ordinateur tard la nuit, peu importe, votre cœur et votre corps entiers sont emportés et irradiés par les notes de folk et cette voix inoubliable.

Territoire dûment cartographié et laissant à la fois des trous d'ombres, Dylan demeure un continent-roi éternellement mystérieux et donc éternellement passionnant. ■

ALEP, OU L'ART DE RESTER SILENCIEUX

Agathe Hugel

Depuis 2011, la guerre fait rage en Syrie. Opposant rebelles et combattants de l'armée de Bachar el-Assad, le conflit est maintenant envahi par la présence de soldats de l'Etat Islamique. Les deux pays les plus investis dans cette guerre, la Russie et la Syrie, ne reculent pas devant les violations des Droits de l'Homme manifestes qu'ils encouragent, et gardent un front unifié face aux Etats-Unis et à l'Europe, qui malgré leur volonté (toute relative), ne parviennent pas à arrêter les massacres.

En 2011, après la vague de printemps arabes qui a secoué le Moyen-Orient, la Syrie est secouée par des manifestations contre le régime de Bachar el-Assad. Le pays entier revendique un nouveau régime plus démocratique, et la réaction du gouvernement n'est autre que de les réprimer. Face à cette violence de la part du régime, le mouvement de contestation se transforme en une rébellion armée. Les deux camps principaux sont menés par les sunnites (l'Armée syrienne libre, mais aussi des acteurs extérieurs comme l'Arabie Saoudite, la Turquie, et les Etats-Unis) et les chiites (régime officiel, les kurdes, ainsi que l'Iran et la Russie). En plus de cela, 2014 voit l'arrivée d'un nouvel acteur sur le champ de bataille syrien : l'Etat Islamique.

Si au départ, le conflit était une « simple » guerre civile, au fil du temps il s'est transformé en guerre énergétique, guerre par procuration des grandes puissances (les Etats-Unis et la Russie ; qui a dit que la guerre froide était terminée…?), et une guerre sainte, à cause de la présence de l'organisation Etat Islamique. Les populations civiles étant largement impliquées à la base du conflit, elles ont été fortement touchées par la colère du régime syrien, qui n'a pas hésité à violer ostensiblement les Droits de l'Homme pour faire entendre ses revendications et son mécontentement envers la contestation populaire. Attaques à l'arme chimique, massacres, crimes de guerre et crimes contre l'Humanité ont été commis. Selon l'Observatoire Syrien des Droits de l'Homme (OSDH), le bilan s'élève à plus de 300 000 morts, parmi lesquels plus de 15 000 enfants. La moitié de la population a été déplacée pendant le conflit, et cinq à six millions de syriens ont fui le pays, ce qui représente environ un quart de la population.

La guerre s'est étendue sur tout le territoire, même si les villes principales ont été les plus touchées, et les plus visées par les frappes aériennes et autres attaques, notamment chimiques. Damas, Palmyre, Alep… récemment, cette dernière est celle dont on entend le plus parler. Ces derniers mois, les combattants des deux côtés cherchaient à « reprendre » la ville aux mains des autres. Par le biais d'attaques, de crimes, de bombardements. Rien n'est hors limites : même pas les hôpitaux où des civils sont soignés. Les images de cette guerre qui nous parviennent chaque jour, de ces hôpitaux en ruines et de ces enfants choqués, nous rappellent que quelque part, des personnes innocentes souffrent. Et c'est à peu près tout.

Le silence effrayant face à une guerre infinie

Au niveau international, si la mesure est prise de la situation, il est toutefois plus difficile d'y remédier. Les premières tentatives de cessez-le-feu mises en place par l'ONU n'ont pas été efficaces. En avril 2012, le premier cessez-le-feu n'était pas respecté. En février 2016, trois jours seulement de trêve sont enregistrés, même si les combats baissent en intensité. En septembre 2016, pendant quatre jours seulement la paix a été respectée. Le mal est fait.

Le 31 décembre, le Conseil de Sécurité de l'ONU a adopté à l'unanimité une résolution soutenant l'initiative russo-turque pour un cessez-le-feu et des négociations en Syrie. Mais le texte comporte des zones d'ombre. Rien n'est clair non plus pour le futur des syriens. Si Alep a été évacuée en décembre, le


Zein Al-Rifai. AFP

reste du pays est toujours en guerre. Palmyre, fief culturel, détruite, a été complètement reprise par les loyalistes syriens, qui vouent fidélité à Bachar el-Assad. À Damas, les principales sources d'eau potable ont été sabotées, et les attaques continuent.

Si aujourd'hui, avec la perspective d'un accord entre les parties et l'adoucissement de la Russie (qui a accepté et orchestré la libération d'Alep), le futur paraît plus positif, il est évident que l'absence presque totale de la communauté internationale dans ce conflit pose problème. Avec des airs de troisième guerre mondiale, avec l'implication de nombreux acteurs extérieurs comme les Etats-Unis, la Russie, la Turquie, l'Irak, et également du groupe terroriste Etat Islamique, la guerre en Syrie a déjà fait des milliers de victimes et a détruit des millions de vies. L'hypocrisie de l'Ouest, qui ignore ostensiblement la souffrance des syriens et le presque-génocide qui se déroule dans le pays, est intenable et inappropriée. Espérons que le renouveau politique qui va se dérouler en 2017 pourra changer la donne.

UNE NOUVELLE ANNÉE CULOTTÉE AVEC PÉNÉLOPE BAGIEU

Littérature

Hortense Raynal

Quoi de mieux pour commencer l'année qu'une bande dessinée qui remue un peu la poussière des livres d'histoires en évoquant les vies et les actes de grandes femmes ? Culottées - Des femmes qui ne font que ce qu'elles veulent (22 septembre 2016, Gallimard) de Pénélope Bagieu nous narre les histoires incroyables de nombreuses femmes qui ont eu du culot et qui ont fait l'histoire, mais, comme vous vous en doutez, et c'est là que le bât blesse, qui sont à peu près tombées dans l'oubli ou dont on n'a tout simplement pas fait mention dans les livres d'histoire ou dans le discours ambiant.

Quel plaisir de lire et d'admirer des portraits de femmes et qui plus est, non européo-centrés ! En effet, Bagieu brosse le portrait de Lozen, guerrière apache, des hermanas Mirabal, farouches révolutionnaires de République dominicaine, de Leymah Gbwee, travailleuse sociale au Libéria, d'Annette Kellerman l'inventrice australienne du maillot de bain qui ne gêne pas les mouvements des femmes, de Ninza, reine de Ndongo et du Maamba, de Wu Zetian, ex-concubine devenue la seule impératrice de l'histoire de la Chine… Sans oublier évidemment notre femme à barbe française Clémentine Delait, ou bien l'éternelle et inoubliable Joséphine Baker dont on se dit que, non, vraiment, les bananes autour de sa taille ne peuvent pas être ce qui doit rester dans l'imaginaire collectif. Cette américaine, naturalisée française en 1937, a œuvré dans la Résistance française avec un courage monstre, prenant de nombreux risques pour combattre le nazisme en se faisant agent de contre-espionnage pour les services secrets de la France Libre. Profitant de son statut de danseuse-chanteuse dans ses nombreuses tournées pour glaner les informations, elle reste aujourd'hui célèbre pour avoir dissimulé les messages secrets dans ses partitions de musique. Et comme cela ne suffisait pas pour Madame Baker, elle s'est aussi engagée dans les Forces Féminines de l'Armée de l'Air Française, et, une fois la guerre finie et après avoir reçu la Médaille de la Résistante ainsi que la Légion d'honneur, elle a œuvré contre le racisme.

Quoi qu'elles aient fait, du plus petit acte comme inventer un moyen biologique de protéger un phare (Giorgina Reid) au plus grand comme marquer l'histoire scientifique des télécommunications en inventant la « technique Lamarr » (Hedi Lamarr), un système de codage des transmissions appelé étalement de spectre afin de codifier les transmissions de messages en temps de guerre, à l'origine de notre GPS, des communications téléphoniques d'aujourd'hui, ces combattantes hors normes ont toutes un point commun. Celui d'avoir dû résister doublement : en plus d'avoir déjà une cause difficile à défendre pour n'importe qui, elle devaient résister également à l'oppression envers les femmes, qui entend leur donner un rôle préconçu. Ces femmes, et n'importe quelle femme qui lutte à petite échelle, font donc faire face à deux fois plus d'adversité.

Mais comment ne pas parler du coup de crayon vif et coloré de Bagieu ? Il sert magnifiquement bien le scénario aux clins d'œils féministes et absolument drôlatiques - bien qu'à la fois effrayants - et nous offre un intermède pictural entre chaque histoire. Une double page se déroule sous nos yeux mettant en scène l'héroïne concernée. Un régal.

Avec un humour cinglant et sur un rythme allègre, le tout évidemment accompagné d'un trait de crayon singulier et d'un choix de couleurs réfléchi, la bande dessinée de Pénélope Bagieu ainsi merveilleusement menée nous donne non seulement envie de lire toutes les biographies de ces femmes (quinze en tout) et de réécrire les livres d'histoire de la terre entière ; mais elle nous fait, de surcroît, réfléchir à l'histoire et à la situation actuelle. Elle nous révolte, nous donne envie

d'agir, de faire quelque chose de grand, de bon, comme elles, que l'on soit homme ou femme, et de servir l'intérêt commun et les droits des êtres humains. Rien que ça.

Sortie du tome 2 le 26 janvier. Si vous êtes curieux et curieuses, ainsi qu'impatients et impatientes, vous pouvez aller lire quelques portraits absolument merveilleux ici. Le tome 1 est également disponible entièrement ici.













«Culottées» , détail page 50, Lozen, guerrière et chamane © Pénélope Bagieu



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication,
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein
Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche
Directrice artistique
Christelle Perrin
Directrice de la communication
Sofia Touhami
Secrétaire général
Benoît Michaëly
Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel
Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen
Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian le Sénéchal, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style
Secrétariat de rédaction
Amélie Lequeux
Anaïs Alle
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alice Mugnier
Alix L'hospital | Amélie Lequeux | Anaëlle Féret | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Antoine Demière
Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Camille Poirier
Cassandre Tarvic | Céline Quintin | Cécile Truy | Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau
Chloé Fougerais | Clélia Dehon | Clémence Thiard | Clément Delalande | Cléo Schwindenhammer
Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eléonore Saumier
Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Emma Henning | Emma Schler | Enora Héreus | Florent Norcereau
Florian Salabert | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André | Hortense Raynal
Jason Stum | Johanne Lautridou | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Krawiec
Justine Madiot | Laura Dulieu | Lauranne Wintersheim | Laurie Bonneau | Lisa Boquen | Lisa Tigri
Lisette Lourdin | Lisha Pu | Lola Fontanié | Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Maëlle Nédélec
Manon Vercouter | Marine Roux | Marine Serre | Marion Bothorel | Marion Collot | Marion Danzé
Marion Zitoli | Marius Gaches | Mathieu Champalaune | Nicolas Renaud | Nicolas Fayeulle
Noa Coupey | Noémie Villard | Pauline Lorcy | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi
Thomas Jack | Thomas Philippe | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



19 > 21 JANVIER 2017

DU BLEU EN HIVER

FESTIVAL TULLE - 12e EDITION

Antiloops
Le Cercle
Camel Zekri
Didier Fréboeuf
Tribeqa
Pixvae
Dancing Flûte

JAZZ

Les Lendemains qui chantent · Les Sept Collines · Le Maxiphone · la ligue de l'enseignement

Région Nouvelle Aquitaine · Corrèze Le Département · Ville de Tulle · Tulle agglo · Leader · L'Europe s'engage en Limousin

dubleuenhiver.com

Conception graphique : Atelier Adrien Aymard

ALTITUDE JAZZ FESTIVAL

11ÈME EDITION
20 JAN - 4 FEV
2017
BRIANÇON,
SERRE CHEVALIER
ET ALENTOURS.

graphisme : nomcommun.fr

WWW.ALTITUDEJAZZ.COM









